

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 48
MONTREAL, 1er MAI 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

JEUNE DOMPTEUSE



LE DÉJEUNER DES SOURIS BLANCHES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 1^{ER} MAI 1897

AINSI VA LE MONDE



Julia (amèrement).—Ah, oui, c'est comme ça que le monde marche. Hier, j'avais du poulet dans mon panier et il était mon esclave, lui et son chien. Aujourd'hui, c'est elle qui a de la dinde et du pâté de mouton et il ne me reconnaît seulement plus.

Vers le Pôle Nord!

Par FRIDTJOF NANSEN

Le SAMEDI, toujours à l'affût de tout ce qui peut intéresser ses lecteurs, a le plaisir de leur annoncer qu'il commencera, dans son

PROCHAIN NUMERO

la publication du voyage de Nansen, voyage qui, en ce moment, passionne tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la science.

Vers le Pôle Nord, est le journal vécu, jour par jour, heure par heure, du voyage de l'intrépide Nansen; les nombreuses gravures illustrant le texte, sont des photographies instantanées, prise par Nansen lui-même, aux rayons de la lune éclairant la longue nuit polaire, dans ces régions terribles que, jusqu'alors, nul pied humain n'avait foulé.

Aucun roman n'est plus passionnant que le simple récit de cette extraordinaire exploration, poussée jusqu'à trois cent milles seulement du mystérieux Pôle Nord, à travers les dangers les plus terribles qu'il soit donné à un homme d'aborder et de surmonter.

BOUQUET DE PENSÉES

CONTRE LA GUERRE

Nous avons réuni quelques belles pages, puisées chez les classiques, anciens et modernes, et consacrées à ce sujet brûlant. Dans tous les temps, on a maudit la guerre. Et la guerre est éternelle!

Dans la paix, et aux sein de la prospérité, les Etats et les particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'on n'a pas à souffrir de dures nécessités. Mais la guerre, qui détruit l'aisance journalière de la vie, donne des leçons de violence et rend conformes à l'âpreté du temps, les mœurs de la plupart des citoyens.

THUCYDIDE.

x

Quelque temps après la guerre de 1870, j'ai eu la curiosité de faire le relevé historique de toutes les guerres des diverses parties du monde, et j'ai trouvé que le glaive de Mars poignarde environ 40 millions d'hommes par siècle. L'extravagance humaine de notre planète est ainsi faite que, au lieu de mener une vie tranquille, laborieuse, intellectuelle et heureuse, elle se suicide perpétuellement en s'ouvrant les quatre veines et jetant le

meilleur de son sang dans ses convulsions frénétiques. Voyez la à l'œuvre, cette humanité: elle choisit ses enfants les plus forts, les allaite, les nourrit, les entoure de soins jusqu'à la plénitude de leur âge viril, puis les aligne méthodiquement. Comme il n'y a que 36,525 jours par siècle et qu'il faut poignarder 40 millions d'individus, elle ne lâche pas un seul instant son couteau, en égorge sans fatigue 1,100 par jour, presque 1 par minute, 46 par heure! Et il n'y a pas de temps à perdre, car si par hasard on se repose un seul jour, c'est 2,200 condamnés qui attendent pour le lendemain.

CAMILLE FLAMMARION.

x

... Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il ou s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie:
"L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;
La fraternité n'en a pas!"

A. DE LAMARTINE.

x

Bien des capitaines croient faire la guerre et ne font que des brigandages.

Le mépris du triomphe est plus glorieux que le triomphe même.

Les grands penchent toujours à la guerre, et le peuple toujours à la paix.

TITE-LIVE.

(A suivre)

AU MARCHÉ BONSECOURS

La servante.—Vous croyez que ce poulet ne se gâtera pas d'ici à après demain!

La marchande.—Ayez pas peur, je vais vous l'envelopper dans un journal conservateur.

SUIVANT LE CAS

Il y a des phrases qui en disent plus long que tout un volume.

Le capitaine d'un navire étranger ayant sauvé l'équipage d'un vaisseau turc, Fuad-Pacha, à qui on demandait quelle récompense lui devait être attribuée:

—Si c'est un Français, qu'il soit décoré de mes ordres; si c'est un Anglais... donnez-lui mille livres.

HERÉDITÉ

Le vieux domestique.—Où, madame, Mr Charles s'est couché hier soir avec ses bottines.

Madame.—Je n'y puis rien, mon pauvre Baptiste, son père fait la même chose et je suppose que c'est héréditaire.

CE QU'IL PENSAIT

Albertine.—Pensez-vous que j'épouserai jamais un homme sans argent?

Alfred.—Je l'ignore. Mais ce que je ne savais pas non plus c'est que vous vouliez vous marier!

AMÉNITÉS FÉMININES



Mme Jeunemariée.—Dis, ma chère Maud, avais-je l'air d'être nerveuse pendant la cérémonie?

Mlle Maud.—Non, pas trop. Un peu seulement en commençant, mais plus du tout quand Alfred a eu dit oui!

CHACUN SON TOUR

Une prédiction par mois

LE TAUREAU

Ce signe du Zodiaque (du 22 avril au 21 mai) c'est celui dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe; il fut placé au nombre des constellations et présage: Hardiesse et force de caractère.

L'homme qui naîtra sous ce signe sera audacieux, brusque, emporté, brutal parfois et triomphera de ses ennemis. Le bonheur lui sourira et les chances heureuses viendront au devant de ses désirs.

Il voyagera en pays étrangers, mais n'y sera point heureux. D'une âme peu élevée, peu poétique, il sera fortuné durant la seconde moitié de sa vie, mais il deviendra taciturne, mélancolique, peu sociable, aussi ses meilleurs amis l'abandonneront-ils et il mourra délaissé.

La femme qui naît en avril est douée de force, d'énergie, de jugement, naturellement violente, elle sera cependant épouse soumise et fidèle, à moins d'incompatibilité d'humeur avec son mari.

Avant le mariage, son indépendance d'allure et son inconstance feront jaser, à tort ou à raison. Plusieurs fois veuve, ses nombreux enfants hériteront de son caractère.

MAGE.

LA PATIENCE HUMAINE

Mme Picard.—Clara, ne dérange pas ton père, il est occupé.

Clara.—Que fait-il donc ?

Mme Picard.—Il essaie d'enfiler une aiguille.

Clara.—Et va-t-il y réussir ?

Mme Picard.—Je ne crois pas ; mais, pour ce qu'il va dire, il est inutile que tu restes plus longtemps ici.

SUFFISANT

Monsieur Prudent.—Avant que je vous donne ma fille en mariage, Monsieur, je désirerais connaître quelque chose sur votre caractère. Des références, quoi !

Le prétendant.—C'est très juste, Monsieur ; voici mon livre de banque.

JEAN ARCAD.

Monsieur Prudent (après y avoir jeté un coup d'œil, remet le livre en disant :)—Prenez-là, mon fils, et soyez heureux.

CHICAGOINERIES

Premier Révérend.—Et faites vous beaucoup d'affaires comme mariages, en ce moment ?

Deuxième Révérend.—Oui, les affaires ne sont pas mauvaises cette année, car les gens qui se marient ne se sont encore jamais mariés avant.

Le moyen le plus sûr de plaire est l'oubli constant et presque total de soi-même pour ne s'occuper que des autres.—MONCRIF.

PEUT-ÊTRE BIEN



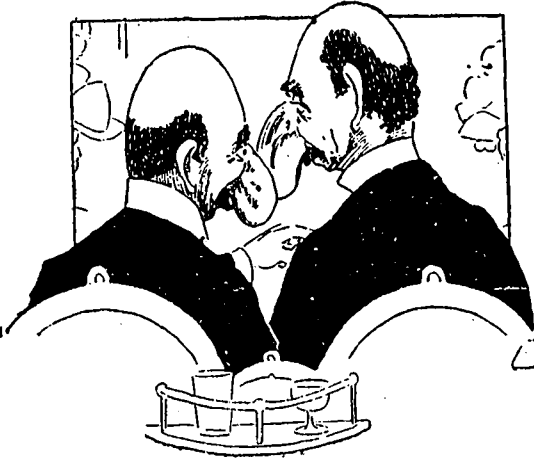
Le nouveau pasteur.—Et, madame Patrick, ne pourriez-vous me suggérer une idée pour essayer d'attirer votre mari à l'église ?

Mme Patrick.—Dame, monsieur le pasteur, je ne sais pas trop et c'est bien difficile. Pourtant... si vous mettiez dans le banc un pot de bière et des cartes, il serait peut-être bien tenté.



I

La dame au grand chapeau se félicitait vivement d'avoir, grâce à deux messieurs chauves placés devant elle, une très belle vue sur la scène.



II

Mais quand l'actrice favorite parut en scène, Abraham et Jacob entamèrent une chaude discussion sur la valeur des diamants qu'elle portait et la dame au grand chapeau fut bien déconcertée.

Emaux et Camées

PETITS ŒUVRES D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXII

LA BELLE ÉTOILE

Etoile du matin, Vierge parmi les anges,
Flamme limpide au fond d'un azur argentin,
Dont le reflet transforme en éclairs l'eau des fanges,
O fraîche Etoile du matin !

Jeune fille du ciel, ô la première Etoile,
Compagne du Réveil à la faucille d'or,
O rêve du berger, ô guide de la voile,
Qui veilles sur tout ce qui dort !

Douce petite sœur de la blanche épousée
Qui sous son voile clair baisse un front rougissant,
Toi qui verses ces pleurs qu'on nomme la rosée
Sur les fleurs d'azur et de sang !

O charmeuse lointaine, espérance de l'âme,
Toi que même les cœurs ne toucheront jamais !
J'ai rêvé cette nuit que tu devenais femme,
Belle Etoile, et que tu m'aimais !

Et je t'ai vue, Etoile, — ineffablement tendre, —
Tandis que j'étais seul sur la grève, à songer,
Par pitié lentement t'émuovoir et descendre
Dans le cœur obscur du berger !

INSTANTANÉS

XXXII

PAYSAGE TRANQUILLE

Sous les rayons blancs du soleil levant, quand l'aube pointe dans les prés diamantés de rosée.

Sur la rivière bleue, aux méandres capricieux, aux bords herbus et recouverts de plantes aquatiques avec, à l'horizon bas des plaines, les meules de foin à moitié dissimulées derrière les haies, au hasard des chemins creux.

Une barque glisse, avec un léger clapotis.

* * *

Sur cette étroite rivière, sous l'ombre fraîche des saules et des peupliers, tremblant au moindre souffle de la brise, le frêle esquif glisse, obéissant à l'impulsion lente des rames, au gré du promeneur qu'attire ce calme profond, ces senteurs exquis, cette fraîcheur bienfaisante.

IL L'A EUE



De temps à autre, à un détour de la capricieuse rivière bleue, on aperçoit un clocher pointer, dépassant la ligne molle des collines boisées.

Une bande de canards barbotte dans les roseaux ; une libellule, à la taille de guêpe, aux ailes de dentelle, aux yeux d'or, effleure les roses blanches des nénuphars ou les illicons jaunes des cythises.

Et sur les bords herbus, apparaissent les marguerites étoilées, les genêts d'or, les ombrelles blanches des ciguës, les guirlandes des chèvre feuilles dont les jolies clochettes azurées se dissimulent, enlacées dans les nœuds des boutons d'or.

Et tout cela compose un merveilleux ensemble avec les plantes aquatiques entre lesquelles glisse, dans un léger clapotis, le frêle esquif, obéissant à l'impulsion lente des rames.

SILVIO.

Lui.—Pourrais-je jamais obtenir votre main, ma chère Louise ?
Elle.—Prenez-là donc !
Et elle la lui donna vigoureusement derrière l'oreille.

LA COMÉDIE HUMAINE



I

—Tiens, c'est excellent Robichon ! Et comment que ça va, vieux farceur ?
—Eh ! tout doucement.



II

—Et quelles bonnes nouvelles, Robichon ?
—Hélas ! mon pauvre ami...
—Quoi donc ?



III

—Ma pauvre femme...
—Eh bien ?
—Je l'ai perdue !

LA PENSÉE

(Pour le SAMEDI)

A Monsieur X. M.

Dans l'herbe de la prairie
Fraîche éclose du matin,
Vois, ma corolle est flétrie...
Ainsi le veut le destin !

Celui qui m'a ramassée
M'a dit : sois à moi toujours !
Bientôt il m'a délaissée
Pour de frivoles amours !

De ma tige détachée,
Pour l'homme ingrat et méchant
Je suis la fleur desséchée...
Le fétu qu'on jette au vent !

Pourtant mon âme était pure
Comme un rayon de soleil,
Quand se lève la nature
Pour saluer son réveil !

Ici-bas ainsi tout passe !
Vaines chimères, adieu !
Prenant mon vol dans l'espace,
Je m'en retourne vers Dieu !

LUMÈNA D...

LA TOURTERELLE DE BEZONS

(Pour le SAMEDI)

Avez-vous été à Bezons ? C'est un petit village : vingt maisons de plâtre, groupées, blanches au soleil du midi, comme les blanches huttes d'Alger, avec des arbres aux environs, des arbres jeunes et frais qui reflètent dans la Seine, car la Seine est là, silencieuse, s'endormant sous leur ombrage. Marfontel y a placé le récit du moins équivoque de ses contes moraux, *les Bateleurs de Bezons* : tout le monde connaît cela.

A Bezons, il y avait une auberge, de mon temps, du moins, une petite auberge, très pauvre entre toutes. Je la vois encore avec sa porte basse et étroite, vermoulue au pied ; sa petite fenêtre à gauche, dont le vent faisait bruire les vitres de papier gris, et son *faisan doré* peint sur l'enseigne à la manière de ces vignettes pleines d'esprit que Henri Monnier dessinait sur le frontispice d'un roman vide de sens, pour affriander le lecteur ; car jamais faisán, mort ou vif, n'était entré au *Faisan doré*.

Cette auberge était, il est vrai, misérable à l'extérieur, et, à l'intérieur, maigre et peu attrayante ; mais si l'exiguïté de votre bourse vous donnait le courage de franchir le seuil, vous étiez séduit par une table fraîchement lavée ; un buffet de noyer tout reluisant, et trois casseroles de cuivre dans lesquelles en passant vous vous miriez.

C'est que la maîtresse était une Flamande, la propreté incarnée, jeune femme venue en France, elle était restée là, oubliée et triste, comme un oiseau de passage que l'hiver a surpris.

Elle n'avait plus de mari ; cependant une petite fille vivait avec elle, pâle et blonde, la sienne, disait-on ; sa nièce, disait-elle, puis une tourterelle qui leur appartenait à toutes deux.

Or, Tony et moi, grands garçons et jeunes, nous nous arrêtions là souvent, déjeunant d'une bouteille de vin du cru, et d'un morceau de fromage de Brie, sans plus. Le repas était mince, mais le pain ne manquait guère, ni l'appétit non plus ; et encore la tourterelle y trouvait sa bonne part, lorsque, dans l'assiette de Tony et de la mienne, tour à tour allongeant son joli cou cendré qu'ornait un collier noir, elle allait becquetant les miettes qu'on oubliait pour elle.

Son déjeuner fini, elle roucoulait un adieu, puis s'échappait vers sa maîtresse ou la petite fille, qui de la main flatait son dos lisse ou la baisait sur son collier noir.

Que de fois il nous vint en pensée de faire aussi déjeuner avec nous cette pauvre femme et la petite fille, qui, par intervalle et à la dérobée, nous regardaient manger ; heureux qu'elles nous trouvaient de pouvoir payer notre pain ! Mais la peur de les humilier nous retint toujours. Terrible chose que cet amour-propre qui craint de blesser souvent au point de n'oser offrir à manger aux gens dont la faim creuse le visage !

Encore si quelques passants avaient fréquenté la maison, un peu d'ai-

sance y serait entrée, le nécessaire du moins ; mais nous étions les seuls, et nous n'y venions pas tous les jours.

Je n'ai jamais passé, voyageur, devant une méchante auberge, sans être tenté de m'y arrêter, préférant laisser là trente sous, aux risques d'un repas de Spartiate, que de m'asseoir plus loin à la table d'hôte de quelque *Grand Cerf* dont le maître est plus riche que moi cent fois.

Ici mes trente sous tombent comme dans un abîme, inaperçus, ne produisant de sensation aucune.

Là c'est une affaire, un événement ; les hôtes s'entre-regardent, ils chuchotent, ils rient de joie quasi.

Ici on m'aperçoit à grand-peine ; j'y repasserais le mois prochain qu'on ne me reconnaîtrait pas.

Là n'ayez souci qu'on m'oublie jamais ; longtemps on parlera de moi ; on dira : Un monsieur vint qui dépensa un jour trente sous pour son déjeuner, à cette table.

Et puis cela fait tant de bien de songer que votre arrivée dans un logis y répand quelques moments de béatitude ! En vérité, les morceaux seraient bien mauvais s'ils ne semblaient pas excellents !

Je reviens. Un matin nous nous arrêtas à Bezons, comme de coutume, Tony et moi. Il y avait un mois qu'on ne nous avait vus au *Faisan doré*, et tout n'était pas allé pour le mieux pendant notre absence ; c'était la misère plus grande que devant : la jeune femme était souffrante, et la pâle petite fille avait encore pâli. En nous voyant, toutes deux se levèrent ; un faible sourire glissa sur leur visage comme un rayon de lune qui s'éteint sur deux nuages sombres.

La tourterelle, quittant l'épaule de la petite fille, voltigea vers nous. La pauvre bête avait bien faim, j'en suis sûr.

Tout cela nous serrait le cœur. Cependant nous demandâmes à manger. D'appétit, nous n'en avions guère, mais il nous fallait un prétexte honnête pour laisser quelques ressources dans cette maison et jeter un peu d'argent sur tant de détresse. La jeune femme hésita un moment avant de répondre : elle n'avait rien qu'un peu de pain ; de fromage, elle n'en avait plus...

—Pourtant, dit-elle, si... un pigeon ?

ABONDANCE DE BIENS



Mr Rouleau.—Allons bon, ma pipe ! Tu ne peux donc pas te tenir tranquille, Gustave ?

La nourrice.—Monsieur veut-il prendre un peu ses trois petits derniers ?

LA COMÉDIE HUMAINE — (Fin.)



IV

— Ah ! la brave femme que c'était.
— Certainement, mon pauvre, pauvre Robichon.
C'était une bien bonne femme.



V

— Une brave chère femme.
— Tu l'as dit, une brave et chère femme.



VI

— Ah ! que la vie est cruelle.
— Oui, bien cruelle, mon pauvre Robichon.

— Un pigeon ! reprit Tony, surpris ; soit. Et il prêt ?
— Non, mais dans une demi-heure... je... pourrais...
— Eh bien, madame, dis-je à mon tour, dans une demi-heure nous serons ici."
En sortant je jetai un coup d'œil au front de la jeune femme ; ils s'était terni tout à coup, et ses derniers mots avaient tremblé sur ses lèvres. La tourterelle voulait nous suivre, pensant apparemment que son déjeuner lui échappait ; sa maîtresse la rappela et la prit ; en mettant la main dessus, je crus un moment qu'elle allait s'évanouir.

Nous marchions en attendant le long de la Seine, sous les saules. A quelque distance nous aperçûmes un colombier et force pigeons alentour.

— "J'ai une peur, me dit Tony : ce pigeon dont on nous a parlé... Qui sait ?... As-tu vu comme elle était émue ?... Je la crois incapable d'une bassesse ; mais le besoin impérieux..."

Je voulus détruire dans l'esprit de Tony des soupçons que je ne partageais que trop moi-même. Il se tut seulement, sans être convaincu, j'imitai son silence. Nous revînmes sur nos pas, tristes et préoccupés. Cette idée de vol nous tourmentait ; il nous était cruel d'être forcés de mépriser peut-être une femme que nous aimions tant à plaindre. L'infortune fait naître de telles sympathies dans le cœur de l'homme, qu'on la maudit presque quand elle ne conserve pas jusqu'à la fin la pureté qui nous attache à elle. Ce prestige dont elle s'environnait et qu'elle détruit, c'est comme notre bien dont elle nous sévre.

Nous nous mîmes à table ; le pigeon était là, fumant et doré ; Tony le découpait ; et cependant les deux femmes, presque cachées dans un coin de l'appartement, sanglottaient tout bas. Je tournai la tête ; la petite fille me regardait ; un cri de douleur lui échappa.

On nous avait servi la tourterelle !

Ainsi, pour une misérable pièce de trente sous, toute la joie de ces deux femmes, leur seule amie, la tourterelle, avait été sacrifiée.

Il fut impossible à Tony comme à moi d'achever le repas commencé. Nous nous levâmes de table aussi émus que les deux femmes, et en quittant cette misérable demeure nous vidâmes nos poches dans le tablier de la petite fille ; c'était une ressource pour les premiers besoins de la famille.

Cette histoire, racontée par nous, fit du bruit dans le pays. Un mois plus tard le *Faisan doré* était achalandé.

F. X. B.

CROQUIS ALGÉRIEN

...Ils viennent de très loin, des montagnes qu'on voit là-bas, se profilant en lignes légères sur l'azur. Ils étaient juchés tous les deux sur le même mulet, l'homme devant, la femme derrière. Des vêtements enveloppés de mouchoirs aux couleurs crues ou de foutes bigarrées pendent au bât de palmier, mal recouvert d'une toile à sac.

La cour de la gare est encore entièrement vide : il sont arrivés deux heures à l'avance, par crainte de manquer le train.

La mauresque est accroupie contre une barrière, enroulée dans le fouillis de ses linges et de ses buraous. On ne peut pas même deviner une ligne de ses formes. Rien qu'un œil, au fond du haïk, un œil très noir et très vivant, qui semble contenir toute l'âme de cet être, dans son regard où brille une flamme ardente de jeunesse.

Le mari, debout devant elle, la surveille comme une prisonnière. Impossible d'aborder ce géolier à l'air bourru.

Seulement, quand le bonhomme se détourne un instant, rapide, le voile s'écarte et laisse apparaître un gracieux visage d'enfant que rosit un sourire, vision jolie qui rappelle, par les calmes nuits, la lune blonde émergeant de la blanche mousse de brumes...

PAUL MILIANE.

PAS A L'ÉGLISE

Un bon curé de campagne, chaque fois qu'il montait en chaire pour faire son sermon, disait : "Mes chers frères" ou "Mes très chers frères", sans jamais s'adresser aux dames.

Une vieille, qui faisait partie d'une congrégation et que choquait tout particulièrement ce qu'elle considérait comme un oubli, lui demanda, un jour, pourquoi, quand il prêchait, il s'adressait toujours aux hommes, jamais aux femmes ?

— Ma chère dame, dit en souriant le curé, c'est la même chose, qu'on parle de l'homme ou de la femme, qu'on s'adresse à l'un ou l'autre. L'un embrasse l'autre, enfin.

— Pas à l'église, monsieur le curé, fit la vieille scandalisée.

LE NEC PLUS ULTRA

Bouleau. — Jarbau est un des menteurs les plus fieffés que je connaisse. Il l'est tellement qu'il croit fermement ses propos mensongers.

Rouleau. — Rien que ça ! Je connais, moi, un homme qui est si menteur et si habile qu'il est capable de faire croire les histoires qu'il invente, à sa propre belle-mère, lorsqu'il arrive le soir en retard.



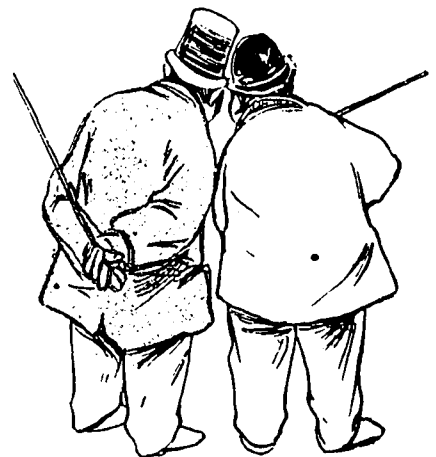
VII

— Quel malheur !... mon pauvre ami.
— Jamais je ne me consolerais, je le sens bien.



VIII

— C'est bien triste, en effet, mais il faut se faire une raison. Ainsi, je connais une jolie veuve qui ferait bien ton affaire, car... on ne vit pas avec les morts, Robichon.
— Certainement !... mais...



IX

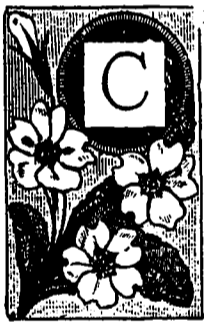
— Comment est-elle ? (Et les deux copains disparaurent).

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme, la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Débilité Générale. Voir l'annonce.



LE CANOT N° 1, DE LA "VILLE DE ST-NAZAIRE" COMMANDÉ PAR LE CAPITAINE NICOLAÏ.



CHACUN a encore présent à l'esprit l'effroyable naufrage de la "Ville de St-Nazaire" où 58 vies humaines furent sacrifiées, après les plus terribles souffrances, tandis que 24 seulement des marins et passagers de l'infortuné navire étaient enfin sauvés, par différents bateaux, au moment où, à bout de forces, ils allaient succomber sous les effets de la faim, de la soif, du froid et de la fatigue.

On sait que la "Ville de St-Nazaire", fait ant le service entre New York et les Antilles, coulait au milieu d'un tempête, près du Cap Hatteras, par des causes restées encore inconnues — voie d'eau, abordage d'une épave, etc.

Des quatre embarcations, mises à la mer au prix de difficultés sans nom et commandées respectivement par le commandant Jagueneau, l'ex capitaine Berry, le capitaine en second Nicolai et le premier lieutenant Andréis, trois seulement, les trois premières, ont été recueillies après plusieurs jours de souffrances inouïes, ayant amené la mort des trois-quarts de ceux qui les montaient.

De l'embarcation où était le lieutenant Andréis avec 10 passagers et matelots, on n'a pas de nouvelles et il est à présumer qu'elle a péri avec son équipage.

C'est le canot numéro 1, commandé par le second Nicolai, que représente notre dessin au moment où, après avoir aperçu sous le vent, un vaisseau qui, ayant stoppé et très vraisemblablement compris les signaux des naufragés, reprit tranquillement sa route sans d'avantage s'en occuper.

S'imaginait-on rien de plus horrible que "l'état d'âme" des malheureux passant, en quelques minutes, de la joie la plus délirante au désespoir le plus profond ? Bien coupables sont ceux qui assument, devant leur conscience, pareilles responsabilités. Il semble que le code maritime international devrait contenir, outre les dispositions tendant à indemniser, largement, tous les sauvetages accomplis en mer, par des navires dont, évidemment, le temps est de l'argent ; devrait contenir, dis-je, des pénalités d'une sévérité excessive, pour tout capitaine de navire dûment convaincu d'avoir aperçu des signaux de détresse et de ne s'en être pas préoccupé.

C'est un crime abominable que cet égoïsme étroit, féroce. La détention à vie, la mort même, devraient être la punition de pareil oubli des lois de la solidarité humaine.

* *

Deux missions françaises partaient, en février dernier, pour visiter l'Abyssinie.

La première, officielle, sous la direction de Mr Bonvalot. La seconde, d'initiative privée, commandée par le prince Henri d'Orléans. Le prince Henri est accompagné, en outre d'un nombreux personnel domestique, gardes, porteurs, guides, etc., de quatre de ses amis, MM. de Lucinge, le Gonidec, de Poncins, Mourichon et emporte, dans ses bagages, tous les

impedimenta de la science moderne : appareils et instruments les plus perfectionnés, cinématographe, phonographe, etc.

C'est à Djibouti que l'expédition est débarquée avant de se lancer à travers le Harar.

Djibouti est un port français de la Mer Rouge, au sud-est d'Obok et appelé, si je ne me trompe, à un brillant avenir. C'est de là que va partir le chemin de fer devant relier nos possessions avec l'Empire de Ménélick, et nul doute que l'étoile de Maesaouah, déjà bien pâlie, ne s'obscurcisse encore quand Djibouti, unique débouché commercial de l'Empire du Négus, sera devenu la véritable métropole de toute cette féconde région.

Le surlendemain de son arrivée à Djibouti, le prince réunissait, à l'Hôtel de France, la colonie européenne et de distingués Somalis appartenant à l'aristocratie militaire ou commerciale du pays.

Un graphophone, installé au milieu de l'assistance, fut mis en action par le prince lui-même.

Le *Chant du départ*, la *Marseillaise*, des airs populaires d'opéra et de café concert, des marches militaires, vinrent réjouir les oreilles des Européens depuis longtemps sevrés de ce régal. Quand aux indigènes, complètement ahuris, ils n'ont jamais "voulu savoir" que tout cela sortait de la "petite boîte" qu'ils avaient sous les yeux.

Le 28, la mission quittait Djibouti pour s'enfoncer dans le désert et le cinématographe reproduisait la pittoresque caravane composée de chameaux de charge guidés par leurs cornacs, l'escorte d'indigènes armés de lances et de fusils, les domestiques, les explorateurs eux-mêmes et une foule de cors européens heureux de les accompagner au début de leur voyage.

Nous aurons quelque jour l'occasion de présenter aux lecteurs du SAMEDI, la reproduction de ce curieux défilé d'une expédition française s'enfonçant dans le désert abyssin.

* *

Voici une curieuse expérience qui, nous n'en doutons pas, va faire flores dans les salons où la science vient quelquefois coudoyer les lettres et où l'on ne craint pas de s'instruire en s'amusant.

Considérez, amis lecteurs, les deux dessins, absolument macabres, représentant : le premier un monsieur quelconque, orné d'un binocle, faisant un modeste déjeuner avec, de l'autre côté d'une draperie un squelette et, derrière lui l'appareil Röntgen ; le second, une fantastique scène qu'on croirait empruntée aux récits terrifiants de ce fumiste de Dr Bataille ou aux révélations de Diana Vaughan.

Quelques mots d'explication ne seront vraiment pas de trop pour vous apprendre que le second dessin est la photographie fidèle, mais un peu machinée, de la scène représentée dans le premier.

Pour cela il n'a fallu qu'un peu d'imagination et l'intervention, naturellement, de ces fameux rayons X. C'est au constructeur français bien connu, Mr Radiguet, que la scène est redevable de cette découverte.

"Les objets en verre luisent dans l'obscurité sous l'influence des rayons

cathodiques.” Outre le verre, la porcelaine, les cristaux, les diamants et aussi tous les objets enduits de platino cyanure, de tungstate de chaux, de fluorure d’ammonium, de sulfure de zinc, jouissent également de la propriété de devenir lumineux dans l’obscurité sous l’action des rayons X.

Ayons donc une bobine de Ruhmkorff, suffisamment éloignée du spectateur pour que ses vibrations ne viennent pas “ débiner le truc ” employé.

Des fils communiquent avec l’ampoule de Crookes, placée sur un meuble, le plus près possible des objets à reproduire, mais isolée d’eux par un rideau, une porte même.

Une table, une chaise, le convive muni de son binocle et, sur la table, les éléments d’un modeste déjeuner : une assiette, une carafe, un verre, une bougie dans son chandelier. Un rideau noir séparant le tout de l’autre partie de la pièce où est installé, sur une chaise et en face de la table, un squelette enduit de sulfure de zinc.

Il ne s’agit plus que d’éteindre les lumières et de mettre la bobine en action après avoir, pour éloigner toute idée de supercherie, attaché sur sa chaise, si on le désire, le monsieur qui a consenti à poser.

Résultat : la photographie reproduit dans notre deuxième dessin où l’on aperçoit les accessoires du souper, lumineux, scintillants, suspendus fantastiquement dans l’espace. Un squelette comme convive et des mains mystérieuses se poursuivant en l’air.

L’explication ? Les rayons X ont traversé le rideau dissimulant l’ampoule, le corps du monsieur, la deuxième draperie, pour reproduire seuls, lumineux, les objets en verre ou recouverts de sulfure de zinc ; le lorgnon seul du convive surnage et reluit.

Les mains mystérieuses ? Ce sont des gants bourrés, enduits de sulfure et promenés en l’air à l’aide de longs bâtons.

Voilà une scène de pseudo-spiritisme absolument curieuse et n’exigeant pas une grande installation.

Quand, au lieu des bobines actuelles donnant, avec peine, des étincelles de 15 à 18 pouces, on en aura de trois pieds, on arrivera à une très grande luminosité pouvant être perçue d’un auditoire nombreux.

Préparons-nous à assister, très prochainement, à de petites scènes extrêmement curieuses sans le concours “ d’esprits ” souvent rebelles à l’évocation.

LOUIS PERRON.

Le parvenu se sert de l’opinion ; le grand homme la change.—DISRAELI.

LES RAYONS ROETGEN



UNE SÉANCE DE GRAPHOPHONE A DJIBOUTI.

PAS LA PEINE

Penoute.—Allez-vous prendre des pensionnaires, cet été, Laframboise ?
Laframboise.—Ah bien non, alors, les temps durs ont rendu les gens de la ville trop pauvres ; cela n’en vaut plus la peine.

PAS SURPRENANT

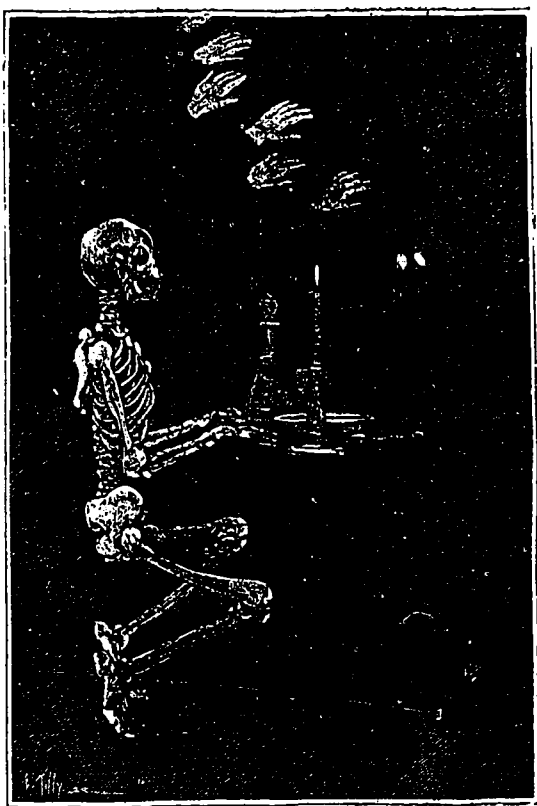
Firmin.—Ils disent que les enfants des Bistrouille ont la rougeole noire ?
Picard.—Ça ne me surprend pas. Cet imbécile-là a laissé jouer ses enfants tout l’été passé avec de petits nègres.

QUESTION

Guibol.—Je me demande de qui mademoiselle Louise prend ses cheveux blonds, de son père ou de sa mère ?
Brusquard.—Elle doit les avoir pris à son père, car j’ai remarqué qu’il n’en avait plus du tout.



MISE EN SCÈNE DE L’APPARITION.



L’APPARITION.



LE CHASSEUR DE RENARDS. — BONNE CHASSE.

EN CHAMP CLOS

C'était, si je m'en souviens bien, dans une ville du nord, une de ces villes jadis militaires et que Vauban a fortifiées d'une triple enceinte de remparts. Ces vieux remparts de briques ont repoussé les assauts des Espagnols au temps des bombardes et des coulevrines : mais ils n'étaient pas de nature à braver l'artillerie moderne, les obus explosifs et les tirs rapides à longue portée ; devenus inutiles, sur une grande partie de leur pourtour, on les a jetés bas.

Ainsi démantelée, débarrassée de la ceinture qui l'enserrait, la ville située sur une rivière et près d'un charbonnage a pris une rapide extension. Sur l'emplacement de ses fortifications aujourd'hui nivelées se sont élevées des usines ; l'ancienne ville de guerre devient cité manufacturière. Pourtant cette transformation si récente n'a pas encore eu le temps de modifier les mœurs. Soumis pendant de si longs siècles au régime des places fortes, les habitants ont gardé pour ainsi dire une empreinte guerrière, une sorte de vertu martiale, qui se révèle dans certains traits de leurs caractères. Ils sont, dit-on chatouilleux du point d'honneur et, sinon provocants, du moins prompts à la riposte.

Leur tempérament, influencé par le climat du nord, efface ou plutôt atténue ces influences belliqueuses, et, pour ma part, au cours d'un séjour que j'ai fait en cette ville, je n'ai pas eu l'occasion de m'apercevoir que les habitants fussent doués d'une humeur plus farouche et moins hospi-

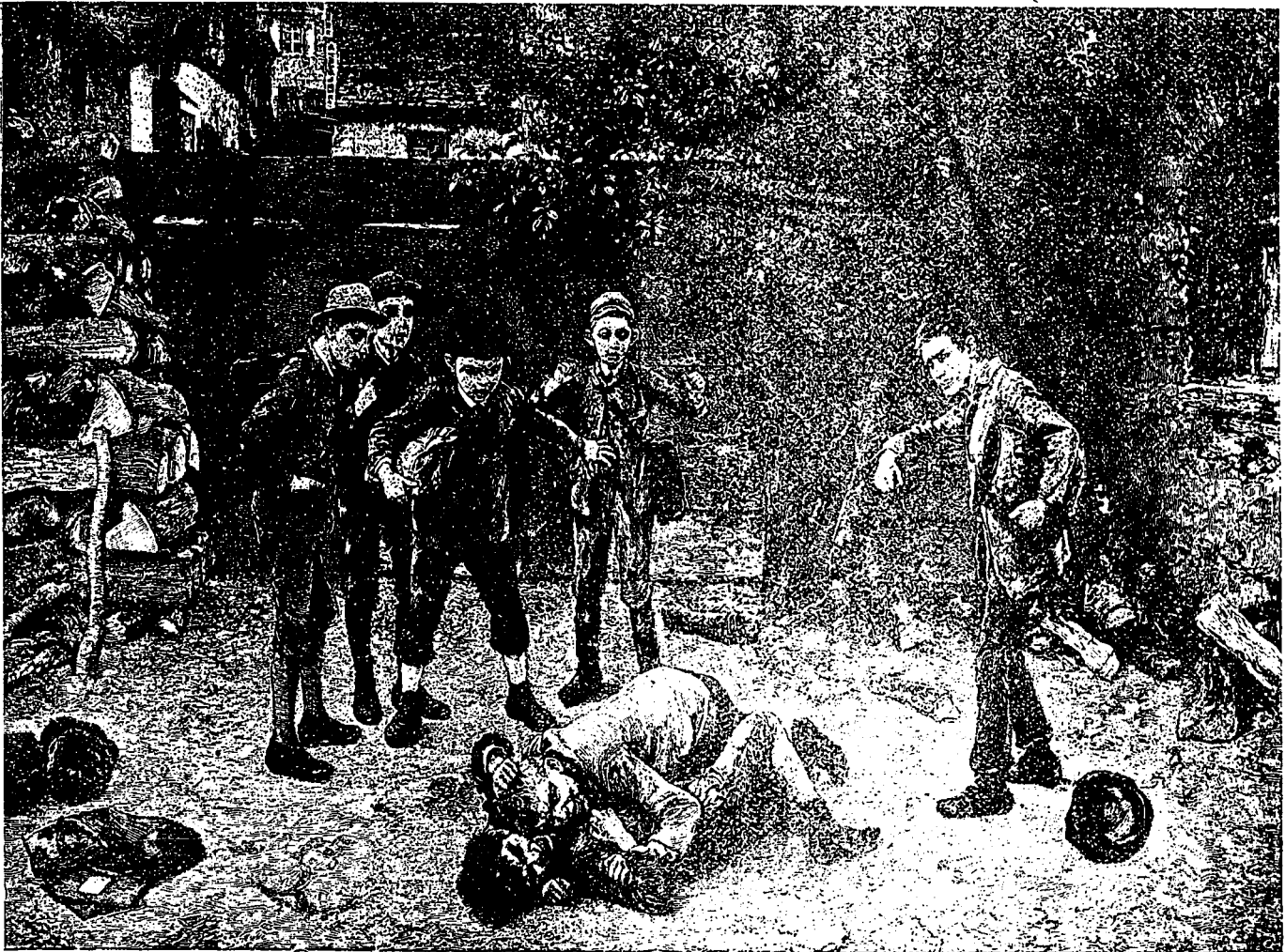
adversaires se mêlaient les excitations des assistants ; les phrases m'arrivaient par bouffées. "Faut pas les empêcher. C'est le Français qu'a le dessus... Hardi !... cogne dru, Gaspard !"

Je me hâtai. Il y a quelque vingt ans j'ai dû, dans le midi de la France, séparer deux apprentis qui se battaient au couteau ; ils s'étaient déjà blessés quand le hasard me permit d'intervenir et, quoique ce genre de duels si précoces soit heureusement très rare, je ne puis en éviter le souvenir, chaque fois que sur mon passage je vois des rixes entre gamins.

Entraîné par cette appréhension, j'avais couru jusqu'au champ clos. Mais, dès que j'eus appliqué mon œil à l'une des fentes de la palissade, je pus juger que les armes adoptées par les rivaux n'étaient nullement meurtrières : ils se servaient de leurs genoux et de leurs poings et, malgré la vigueur de leur attaque, malgré le paroxysme évident de leur colère, comme ils me semblaient de force à peu près égale, je me crus en droit de les abandonner provisoirement à leur querelle bonne ou mauvaise. Au pis des choses, ils en seraient quittes pour quelques horions ; cette légère punition de leur incartade servirait peut-être à les rendre une autre fois moins vifs.

J'ai pour principe, avec les enfants, de laisser se produire les conséquences de leurs actions ; c'est à mon sens la manière la plus sûre qu'ils en retirent quelque enseignement d'expérience.

D'ailleurs je commençais à m'intéresser à la lutte. En ce moment le vainqueur, un blond filasse, large et trapu, tenait renversé sous lui un



Le brun avait saisi le blond par les cheveux. (Page 9, col. 2.)

talière qu'en d'autres villes n'ayant pas eu les mêmes destinées militaires.

Un jour cependant, je fus témoin d'une rixe qui par son sujet, sa violence semblait donner raison à la renommée batailleuse des habitants. Cette rixe, il est vrai, n'avait mis aux prises que des enfants ; mais n'est-ce pas chez les enfants que se retrouvent le plus nettement indiqués, le moins déguisés aussi, les passions et les instincts de leur famille et de leur race ?

Ce jour-là je dirigeais ma promenade vers la partie des vieux remparts qu'on n'a pas démolie. Sur ce point de l'ancienne enceinte les talus dominent la rivière qui traîne ses eaux claires entre des îles de verdure ; ils offrent un aimable spectacle et pourtant restent solitaires, parce qu'ils dégagent en même temps cette mélancolie vague, cette impression d'atristante inutilité des choses qui ne doivent plus servir.

Ce sont le plus souvent des quartiers de misère qui, dans toute ville fortifiée, bordent les remparts. J'en avais franchi les rues tristes et mornes quand brusquement je fus interrompu de ma rêverie par des éclats de voix qui ne me semblaient pas ordinaires.

Je m'arrêtai pour reconnaître la nature de ces cris et l'endroit dont ils devaient venir ; je ne fus pas long à me rendre compte des faits : on se battait là-bas dans un terrain vague, derrière une barrière de planches. De loin on eût dit un champ clos, et d'après l'aspect même du lieu, choisi dans un quartier désert, à l'abri des rares passants qui surgiraient en gêneurs, je compris que la bataille pouvait être sérieuse.

J'entendais des voix menaçantes bien qu'enfantines. Aux cris des

brun au type méridional. Le brun avait saisi le blond par les cheveux ; mais en vain, les cheveux trop courts ne fournissant pas de prise ; de même il cherchait à l'étourdir par un coup en plein visage, mais la large poigne du blond arrêta le bras qu'elle maintenait à distance.

"Hardi, Gaspard ! se mit à crier un des assistants, un grand dégingandé qui suivait la scène d'un regard fiévreux ; hardi ! t'es le Français ; cogne-zy sur son nez ; il faut rougir la terre du sang de l'ennemi."

L'ennemi ? Des deux, du brun et du blond, c'est le blond qui par la carrure de sa face, par sa physionomie tudesque, pouvait tout au plus justifier cette querelle d'Allemand. Le brun à l'œil noir avait un type un peu romain. Je le crus Italien ; or c'est entre ouvriers, sur des questions d'intérêt et de salaire, que parfois s'élèvent des rixes d'Italiens à Français. Mais ces enfants ? quel sujet d'inimitié pouvaient ils invoquer contre un Italien ?

Tandis que du geste et de la voix le grand entretenait l'ardeur du combat, un autre s'opposait à ce que les plus doux et les plus timides des cinq témoins intervinssent ; puis, à son tour, il criait :

"Tapes y le nez, Gaspard ; t'es le Français."

Ils m'agaçaient, ces galopins. Je m'impatientais de les voir, au nom de la France, procéder à une exécution peut-être imméritée, et, craignant que par une injustice ils ne fissent tort à la cause très patriotique d'ailleurs qu'ils prétendaient soutenir, je grimpai sur la palissade, et, la franchissant lestement, je retombai dans le champ clos.

Malgré l'intérêt qui tenait les enfants attentifs au spectacle, le bruit de

ma desconte les avait avertis ; ils se retournèrent ébaubis. Je portais un costume de ville, la redingote et le chapeau haut de forme ; or, vis-à-vis des enfants de province aussi bien que des paysans, ce costume imprimait à celui qui le porte, un air de magistrat ou de notaire, un air de défenseur des lois. C'est un sérieux avantage ; on intimide.

Ainsi j'apparus aux acteurs de ce petit drame, tel qu'un commissaire de police qui surprend en flagrant délit toute une compagnie de duellistes. Les rivaux s'étaient séparés, relevés ; soudainement calmés, fort penauds, ils baissaient la tête en attendant l'interrogatoire et la sentence que ma brusque arrivée semblait leur présager.

L'interrogatoire ne se fit pas attendre ; je l'adressais aux deux plus coupables, au brun, au blond, indistinctement.

— Pourquoi vous battez-vous ?

Ils serrèrent obstinément les lèvres, avaient peur de parler. D'une voix plus forte je réclamai la réponse. Ce fut le grand qui s'avança pour me la fournir. Il se jugeait moins compromis et cette pensée lui donnait un peu plus d'audace.

— Pourquoi qu'ils se battent ? c'est parce que celui-là s'appelle Nunez.

D'un geste, il avait désigné le brun.

Au premier instant et n'ayant plus présents à l'esprit les détails de la scène, je crus à quelque calembredaine d'écolier basée sur le nom de Nunez, qui, décomposé en deux syllabes, peut servir de prétexte au jeu de mots le plus ordinaire et le plus banal ! Entre enfants, de moindres causes font souvent surgir de plus graves batailles. Mais presque aussitôt, je me rappelai les excitations patriotiques, je reconnus la fausse direction de mes idées et je repris :

— Nunez ? Eh bien, j'ai connu beaucoup de Français qui s'appelaient Nunez.

— Pas lui, m'sieur, c'est un Espagnol.

— Et vous essayez de l'assommer parce qu'il est Espagnol.

— Je suis Français, mâcha le brun qui fit un effort pour se faire entendre à travers ses dents serrées.

— Non, m'sieur, il est espagnol ; c'est le maître qui l'a dit.

Occupé par leur lutte, je n'avais pas porté mon attention sur les accessoires et je n'avais encore remarqué leurs gibecières, celles des adversaires traînant sur le sol, celles des témoins suspendues à leurs dos ou retenues sous leurs bras.

C'était donc au sortir de l'école que les polissons avaient décidé ce duel, dont la cause, assez futile au demeurant, était une simple leçon d'histoire. La leçon traitait de la prise d'Arras et de la réunion de l'Artois à la France, sujet local par excellence et sur lequel le maître avait donné des développements inusités. Parlant des Espagnols chassés par les troupes de Louis XIII, il avait insisté sur ce fait que les anciens possesseurs d'une province n'en disparaissent pas entièrement après la conquête qui les en a dépossédés ; puis, pour donner un exemple de la persistance des familles étrangères en Artois même après l'annexion de cette province à la France, le maître avait indiqué, comme étant de tradition espagnole, les noms de certains de ses élèves, dont Nunez.

Malheureusement Nunez n'avait pas accueilli d'une manière suffisamment modérée ces révélations étymologiques. Il se défendait d'être Espagnol, avait entendu maintes fois son père dire que sa famille habitait depuis plus de trois cents ans l'Artois. Par ancienneté de séjour il avait des droits incontestables à se considérer comme Français. Mais plus il s'était débattu, plus l'avaient taquiné ses camarades. Les taquineries ayant amené la querelle, on était venu la vider en champ clos.

Cependant, en dépit de sa défaite et peut-être enhardi par le regard de bienveillance et d'appui dont je l'encourageais, le brun eut une suprême révolte.

— Je suis plus Français que lui, grommela-t-il en regardant le blond.

— Après tout, dis-je à celui qu'on me désignait, comment t'appelles-tu, toi qui trouves tant à blâmer au nom des autres ?

Je n'entendis pas la réponse, faite à voix trop basse. Le grand dut encore une fois intervenir pour me la répéter.

— Zimmermann, m'sieur, Gaspard Zimmermann. Son père est né en Wurtemberg.

Sans doute à l'énoncé de ce nom d'une figuration si germanique et concordant si mal avec le rôle que venait de jouer son titulaire, j'eus une expression de physionomie bien significative, car tous ces galopins ouvrirent les yeux, comme si quelque lumière nouvelle venait de les frapper pour éclairer leurs idées.

Dans leur inconscience d'enfants, ne retenant de la leçon du maître que la lettre et non l'esprit, ils n'avaient pas réfléchi que Zimmermann ne possédait pas des titres suffisants pour s'ériger en champion français contre Nunez.

Et dans son dépit, comme pour se venger d'avoir été induit à commettre une sottise, le grand allait s'élaner sur le blond et lui faire payer, à lui seul, une faute d'irréflexion dont tous ensemble étaient coupables. J'arrêtai donc le grand dans cet élan interpestif et, pour cela, je n'eus qu'à lui demander son nom :

— Vanderbrœck, m'sieur.

Puis, répondant aussitôt à ma mine interrogatrice, il ajouta :

— Nous venons de Hollande.

Je ne jugeai pas utile de poursuivre mon investigation.

Fourtant un des quatre restants me cria tout glorieux :

— Moi, c'est Poulet que je m'appelle ; c'est français ça, m'sieur.

— Et moi, Dupain... Et moi, Forgeron... Et moi...

— Assez, assez ! répliquai-je, en me tournant avec insistance vers les trois originaires de pays étrangers. Assez... nés en France vous êtes tous aussi Français l'un que l'autre. Les nations sont d'autant plus fortes qu'un sang plus riche et plus varié circule dans leurs veines. Ce qui rend la France intelligente et grande, c'est que, par le mélange de ses races, l'esprit du nord et celui du midi se réunissent en elle, Vanderbrœck, Zimmermann et Nunez soyez amis.

Sur ces mots je quittai le champ clos, sans savoir si les enfants m'avaient suffisamment compris.

FERNAND CALMETTES.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

Les Etapes d'un Million

I

Le 25 septembre 1870, six heures du soir sonnaient à la cathédrale d'Amiens, lorsque le train venant de Calais s'arrêta en gare.

Une trentaine de voyageurs en descendirent ; les uns coururent au buffet, les autres se dirigèrent vers la porte de sortie et, donnant leur ticket au surveillant, s'éloignèrent dans toutes les directions. Quelques-uns ayant des bagages à réclamer, attendirent dans la salle d'arrivée la remise des colis.

Parmi ces derniers, un jeune homme de vingt-six ans environ, tenant un sac de voyage à la main, se promenait avec une certaine impatience dans la vaste pièce ; dès que le changement des bagages fut terminé, il se plaça devant deux malles qui venaient d'être déposées sur de longues tables disposées en fer-à-cheval, et la visite des employés de l'octroi achevée, il requit un agent de la Compagnie pour porter les deux colis en dehors de la gare.

— Où faut-il les déposer ces objets, demanda le facteur.

— Je vous le dirai tout à l'heure.

— Avez-vous retenu une voiture ?

— J'espère en trouver une à la porte.

— Ce sera difficile, Monsieur, reprit l'employé du chemin de fer ; beaucoup de gens, redoutant l'arrivée des Allemands, réquisitionnent des fineries pour s'enfuir, et dame, la marchandise devient rare sur la place.

— Allons toujours, nous verrons biens.

Les deux personnages sortirent ; le jeune homme chercha des yeux tout autour de la place, allant à droite, à gauche, comme pour

reconnaître un visage de connaissance, puis, poussant tout à coup une exclamation satisfaite :

— Bernard ? cria-t-il à un cocher qui se tenait à quelques pas de là sur le siège d'une calèche.

L'autre leva la tête et fit un signe de la main, tout en imprimant au véhicule un mouvement en avant.

— Bonjour, Monsieur Gaston, le voyage a-t-il été bon ?

— Excellent. Comment va-t-on au château ?

— Très bien, quoique Mlle Léonie soit d'une grande tristesse depuis votre départ ; mais la dépêche reçue ce matin a ramené la joie sur son visage ; elle serait complète si les nouvelles de la guerre n'allaient de mal en pis. En voilà des événements depuis trois mois, hein ! qu'en pensez-vous, Monsieur de Vaunaye ?

Le jeune homme poussa un profond soupir et ne répondit pas.

— Vous avez su tout cela en Amérique, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai appris à New-York ; aussi ai-je devancé l'époque de mon retour, pour venir mettre mon dévouement au service de mon pays.

— Avant huit jours les Prussiens seront ici, s'ils vont de ce train.

— Le ciel nous en préserve !

Tout en causant, Bernard et le facteur de la gare avaient placé les deux malles sur l'arrière de la voiture et les y avaient attachées ; rabattant la capote, Gaston, qui tenait toujours son sac de voyage à la main, prit place sur le siège du fond ; Bernard remonta sur le devant et, le pourboire donné à l'employé de la Compagnie du Nord, la calèche partit au grand trot, gagna le faubourg et prit la route de Pont-Noyelles.

La conversation, commencée à Amiens, dura longtemps encore ; Bernard était loquace et, comme il ne manquait ni d'aplomb ni d'intelligence, le voyage parut de courte durée.

— Tu disais donc que l'ennemi approche ? reprit Gaston de Vaunaye, en poussant un profond soupir.

— S'il est à vingt-cinq lieues d'Amiens, c'est tout le plus.

— Nous n'avons donc pas de soldats à lui opposer ?

— Parbleu si ; mais ce sont des moblots ; des troupes neuves, qui

n'ont jamais entendu le canon pour de bon, et, vraiment, les débuts sont durs !

—Faidherbe est là, cependant ?

—Le général se multiplie. L'autre soir, il a poussé une pointe jusqu'ici pour prendre connaissance de la contrée et à logé au château. Mais, Monsieur Gaston, que voulez-vous qu'il fasse, avec des recrues, contre les Allemands exercés et aguerris ? Allez, avec mon gros bon sens, je n'ignore pas que nous sommes dans un drôle de pétrin.

—Ne désespérons pas, Bernard.

—Ce n'est pas désespérer que de voir comment les choses se passent.

—Pour peu que tu parles de la sorte aux parents de ma bonne et bien-aimée Léonie, je ne m'étonne plus que, là-bas, tous les fronts soient moroses et les âmes remplies de tristesse.

—Cela peut y contribuer pour une part, peut-être ; seulement je crois que, chez votre fiancée, le souvenir du cher absent n'y est pas non plus étranger.

Gaston éprouva, en écoutant ces mots, un sentiment de contentement intime : savoir qu'on est aimé de la femme que l'on adore, et l'entendre dire par d'autres est une volupté réelle pour un amoureux.

S'appuyant au coussin de la carriole et fermant doucement les yeux, Gaston savoura à longs traits cette douce pensée qu'il était aimé. Bernard, trop bon physionomiste pour essayer de renouer, par quelque parole intempestive, la conversation interrompue, en profita pour presser un peu le trot du cheval et gagner quelques instants sur l'heure de l'arrivée.

Vingt minutes plus tard, les voyageurs s'arrêtaient devant la grille du château de Saint-Fuscien.

II

Le vieux manoir féodal, témoin de tant de combats, pendant les guerres des XVe et XVIe siècles, avait pour hôtes actuels : le comte d'Arnel, la comtesse et Léonie, plus un certain nombre de domestiques attachés depuis longtemps à cette famille.

Gaston était attendu. Sa dépêche, partie la veille de Londres, était venue calmer bien des angoisses.

Il habitait, à dix lieues de là, une ravissante maison de campagne, et grâce au chemin de fer, les distances ne comptant plus, il eut l'occasion de rencontrer chez plusieurs châtelaines de la contrée Mlle d'Arnel, d'entamer des relations de bon voisinage avec ses parents, de se présenter sous un jour favorable à la jeune fille, de lui faire pressentir qu'il l'aimait, et finalement d'arriver à une demande en mariage qui fut agréée.

Gaston de Vaunaye était un excellent parti et valait, sous le rapport de la fortune, comme sous tous les autres, du reste, la belle jeune fille sur laquelle ses vœux s'étaient portées.

Seul au monde, à part le frère de sa mère, depuis longtemps à la tête d'usines importantes en Amérique, dans les environs de Philadelphie, il était, à cette époque, absolument maître de ses actions.

Lieutenant de chasseurs au moment de la mort de son père, il avait donné sa démission afin de pouvoir diriger les affaires agricoles et autres que les circonstances remettaient entre ses mains. Un an s'était à peine écoulé, que sa mère elle-même succombait. Cela se passait au commencement de 1868.

Au printemps de 1870, Gaston, comme nous venons de le dire, eut l'occasion de rencontrer dans le monde Léonie d'Arnel et l'aima. Le mariage fut décidé pour les premiers jours de juillet ; mais juin commençait à peine qu'il recevait une lettre pressante de son oncle, l'engageant à partir aussitôt pour New-York, par le prochain paquebot ; le frère de sa mère était malade et voulait voir son neveu avant de mourir.

Gaston se mit en route sans aucun retard ; les parents de Léonie l'engagèrent eux-mêmes à ne pas différer son départ ; le mariage aurait lieu à son retour.

En arrivant à Philadelphie, Gaston trouva son oncle alité et gravement atteint par le mal.

La première entrevue fut des plus touchantes ; Rodolphe d'Erbonne n'avait pas vu son neveu depuis son dernier voyage en France, lequel remontait à plus de dix ans, et, n'ayant plus ni femme ni enfants autour de lui, pour égayer sa vieillesse isolée, il l'accueillit comme un fils.

Les premiers épanchements de l'âme un peu calmés, et toute une semaine ayant fui déjà depuis l'arrivée de Gaston, son oncle, se sentant plus mal, prit un matin la main du jeune homme dans les siennes, et le fit asseoir dans le fauteuil placé près de son lit.

—Mon cher neveu, lui dit-il, je veux causer sérieusement avec toi ; je possède encore toute ma raison ; mais qui sait si bientôt la maladie ne m'en privera pas : mieux vaut donc profiter d'une circonstance favorable et je la saisis en ce moment.

—Pourquoi ces sombres prévisions ? répartit Gaston. Je vous trouve moins souffrant que lors de mon arrivée.

—Tu t'illusionnes mon cher ami, ma fin est proche, je le sens, et c'est pourquoi je tiens à m'entretenir avec toi, au sujet de ma fortune qui, prochainement, va devenir la tienne.

Je ne t'ai pas fait uniquement traverser l'Atlantique pour te voir, quoique ta vue me cause un bonheur inexprimable, car elle me rappelle les traits d'une sœur que j'ai tendrement aimée ; en t'attirant en Amérique, j'ai eu en vue, surtout, de te faire part de mes volontés dernières. Avant donc de m'endormir pour toujours, écoute ce que j'ai à te dire :

Par testament olographe déposé au consulat de France, et entre les mains des autorités de ce pays, je t'ai institué mon unique héritier. Ma fortune, sans dépasser un chiffre ordinaire, eu égard à tant d'autres qui nous entourent, n'est cependant pas à dédaigner : Je l'évalue à trois millions, représentés par cette usine, que j'ai vendue le mois dernier la moitié de cette somme et dont le prix d'achat te sera payé en deux parts égales d'ici à un an ; puis par des titres de premier choix, dont mon testament fait mention.

—Je vous en supplie, mon cher oncle, ne poursuivez pas un sujet si pénible ; de longs jours, espérons-le, vous restent à vivre.

—Personne n'étant sûr du lendemain, permets-moi de continuer :

—Je possède, dans ce coffre-fort, un million en billets de la Banque de France, et cette somme pouvant t'être soustraite, si tu la portes sur toi au moment de ton retour en France, j'ai pris mes précautions. Avec cette clef ouvre le tiroir du bas, et tire le sac de voyage qui est au fond ; il est marqué à tes initiales.

Gaston alla au meuble désigné, ramena vers lui l'objet demandé et l'apporta à son oncle.

Le sac n'avait, par lui-même, rien qui pût le faire remarquer de personne ; ayant passablement servi dans les voyages précédents, il y avait gagné de nombreuses éraflures sur ses angles : les initiales G. V., très apparentes, et ajoutées récemment, ornaient l'un des côtés.

Gaston, sur un signe de Rodolphe d'Erbonne, l'ouvrit aussitôt.

—Il est vide, dit-il, d'un air étonné ?

—Pour tout le monde, oui, répartit le malade ; pour nous deux, non. Derrière cette toile, qui garnit l'intérieur, il y a une somme que je t'ai annoncée, en valeurs françaises, cousues entre deux étoffes légères, lesquelles font le tour et sont assujetties solidement au cuir, de manière à éviter tout déplacement pendant un trajet si long qu'il soit. Lors de ta rentrée en France, tu rempliras ce sac de menu linge ou d'objets de toilette, afin de pouvoir le conserver près de toi, soit dans ta cabine sur le paquebot, soit sous la banquette dans le chemin de fer.

—Oh ! mon cher oncle, dit le jeune homme, en embrassant tendrement le vieillard, je ne sais comment vous exprimer toute ma gratitude.

A quoi bon, n'es-tu pas l'enfant de ma sœur, le seul survivant de ma famille ; tout cela t'appartient donc.

Deux jours plus tard, Rodolphe d'Erbonne, entouré d'un prêtre catholique et de son neveu, mourait.

Gaston éprouva une sincère douleur en fermant les yeux de l'homme bon et généreux qui venait de disparaître ; il n'avait passé que trois semaines près de lui ; mais ce temps avait suffi au jeune homme pour apprécier les rares qualités du défunt et ses exquis délicatesses du cœur.

La cérémonie funèbre terminée, Gaston s'occupa du règlement des affaires que son oncle lui laissait ; elles n'étaient ni nombreuses ni difficiles ; mais les hommes de loi sont les mêmes dans tous les pays, c'est-à-dire fort peu expéditifs ; le *pede olavido* de la Thémis antique est toujours la devise de ses fervents modernes, en Amérique comme partout. Cette manière d'agir devient onéreuse pour le client, nul ne l'ignore ; mais on doit admettre qu'elle est avantageuse aux interprètes de la rigide déesse puisque, depuis vingt siècles, ils n'y ont rien changé ; il faut donc en prendre son parti et se soumettre.

Dans un de ses fréquents voyages à New-York, Gaston de Vaunaye lut, un matin, dans un journal jeté sur la table d'un des principaux hôtels, la déclaration de guerre de la France à la Prusse.

Ce fut un coup de foudre pour lui ; pendant quelques minutes, il resta atterré.

Un an auparavant, ayant fait un assez long séjour en Allemagne, il avait entendu mille propos blessants pour notre nation ; et il avait pu se convaincre que cette haine si vivace, entretenue avec un soin tout particulier par ceux qui dirigeaient les affaires publiques, ne cherchait qu'une occasion favorable pour passer de la menace à l'exécution et prendre, comme on le disait là-bas, une éclatante revanche d'Iéna.

La première impression surmontée, Gaston sentit bouillonner son sang généreux ; l'ex officier se retrouvait, en songeant à la patrie en armes, et de laquelle il se trouvait éloigné à l'heure présente ; le sol américain lui brûlait les pieds ; il eût voulu que les circon-

ces lui permissent de partir le jour même, afin d'aller défendre son pays sacrifié — car M. de Vaunaye ne se faisait, hélas ! aucune illusion sur l'issue de la campagne ; — mais c'était matériellement impossible : malgré toute son activité, la succession de son oncle le clouait là, pour un mois, deux mois, peut-être : les affaires pendantes devaient recevoir une solution avant son départ, et sa présence était absolument nécessaire pour les terminer.

Chaque semaine, depuis son arrivée sur le nouveau continent, il avait écrit aux parents de Léonie ; plusieurs réponses lui étaient parvenues. Les événements qui se succédaient si rapidement en France servaient de thème à cette correspondance : quant au mariage, on en parlait fort peu ; on y songerait plus tard, dans des temps meilleurs.

Le moment arriva, enfin, où Gaston de Vaunaye put retenir sa place sur un paquebot en partance pour Liverpool ; ses affaires étaient achevées ; le nouveau propriétaire de l'usine avait versé la moitié des fonds, selon les conventions, à la banque de New-York et pris possession de son nouveau domaine ; toutes les garanties désirables étaient données pour toucher le reste, à l'heure et à la date indiquée ; Gaston, son sac de voyage à la main, revint donc à New-York et, quelques jours après, s'embarqua sur le navire qui appareillait pour l'Angleterre.

De Liverpool à Londres, le trajet est insignifiant. Il s'arrêta quelques heures dans cette dernière ville, le temps de prendre un peu de repos et d'envoyer à M. d'Arnel un télégramme lui annonçant pour le lendemain, à six heures du soir son arrivée à Amiens.

Nous avons vu que cette dernière étape s'était effectuée sans incident digne d'être noté.

III

La famille d'Arnel attendait sur le perron du château le voyageur.

Apercevant la voiture, dans la longue avenue de peupliers conduisant jusqu'à la route, M. d'Arnel se détacha du groupe qui l'accompagnait et s'avança vers Gaston venant de mettre pied à terre.

— Heureux de vous revoir, cher Monsieur, s'écria le père de Léonie, en serrant vivement la main du jeune homme.

— Bonheur partagé, je vous l'assure, répondit tout ému M. de Vaunaye.

— Mme d'Arnel se demandait, tout à l'heure, si le train n'avait pas éprouvé du retard, si la ligne n'était point coupée ; car, on vous l'a dit, sans doute, les Prussiens marchent sur Amiens ; avant huit jours ils y seront peut-être ; les nouvelles sont navrantes. Voici ces dames.

Gaston salua profondément Mme d'Arnel et lui baisa la main ; c'était s'autoriser d'un second baiser pour Léonie ; M. de Vaunaye le donna aussitôt.

Après quelques instants de conversation au salon, un domestique annonça que Madame était servie ; on se mit à table.

Le repas fut très expansif, sans être gai, pourtant ; on parla d'abord de l'Amérique considérée sous ses différents aspects : climat, mœurs, usages ; puis de Rodolphe d'Erbone, qui n'avait pas été un inconnu pour M. d'Arnel ; de la succession que Gaston venait de recueillir, sans cependant faire la déclaration exacte de son chiffre ; puis une fois encore de la terrible guerre désolant nos provinces de l'Est et du Nord-Est, et de nos efforts pour repousser l'envahisseur.

— J'avais hâte de fouler le sol français, dit Gaston ; il me tardait de reprendre mon uniforme et d'aller combattre aux côtés de nos troupiers : enfin me voici ; je vous jure que je ferai payer cher à l'ennemi son audace.

— Vous voulez reprendre du service ? demanda Mme d'Arnel.

— Avant huit jours, ce sera chose faite, Madame ; je suis jeune, valide, je dois mon dévouement et au besoin ma vie à mon pays, je ne la lui marchanderais pas.

— Très bien, répartit M. d'Arnel, je n'attendais pas moins de votre ardent patriotisme. Voilà de nobles sentiments ; je vous admire.

— Je joins mes félicitations à celles de mon père, poursuivit Léonie, et pendant votre absence — que nous souhaitons la plus courte possible — nous prions Dieu, chaque jour, qu'il vous conserve à notre amitié et à nos espérances.

— Je suis certain de revenir sain et sauf alors, répondit Gaston, en souriant, Dieu saurait-il refuser à l'un de ses anges, une grâce demandée ; non, n'est-ce pas ? Soyons donc pleins de confiance dans le succès et dans mon prochain retour. Demain, dans l'après-midi, je vous demanderai la permission de regagner mon cottage de Méricourt ; de l'uscien à Cerisy-Gailly, c'est l'affaire de quelques heures, et de là chez moi, il n'y a qu'un pas.

La soirée passa avec la rapidité d'un songe ; la bravoure n'exclut pas l'amour, et, nous l'avons dit déjà, Gaston de Vaunaye était fort épris de Mlle d'Arnel. Sans cette fatale guerre, on eût parlé mariage pendant le dîner, la date en aurait été fixée et, un mois à

peine se serait écoulé que l'union des époux fût un fait accompli, tandis que la conversation s'était concentrée en quelque sorte sur des faits de guerre, sur des discussions stratégiques, en vue de nos victoires futures ou en souvenir de nos défaites constatées ; mais le tribut payé aux nouvelles du jour, rien n'empêchait plus Gaston, la veille où il allait quitter de nouveau la jeune fille qu'il adorait, de lui répéter une fois encore combien il l'aimait.

Assis tous les deux près de la fenêtre du salon qui donnait sur le parc, ils regardaient descendre la nuit avec son voile sombre, étoilé, et, la main dans la main, ils parlaient d'avenir, de joies intimes au foyer commun, de bonheur à deux. Dieu a permis que, pour l'homme qui aime et va choisir une compagne, l'espérance seule ait l'accès de son cœur ; qu'elle que soit déjà l'expérience acquise au frottement de la vie, il oublie tout pour n'entrevoir qu'une félicité certaine et durable, qu'un horizon d'azur, en un mot le ciel sur la terre. Pourquoi l'amour ne dure-t-il pas toujours !...

Le lendemain, dans l'après-midi, ainsi qu'il l'avait annoncé, Gaston prit congé de ses hôtes. Il eût mieux valu, peut-être, revenir sur Amiens et de là gagner Villers-Bretonneux ; mais personne n'eut cette pensée ; il fut décidé que le domestique qui, la veille, avait amené M. de Vaunaye, le reconduirait jusqu'à Villers ; on passerait par la forêt de Sains et les racoureis ; de Bretonneux jusqu'à son domicile, Gaston se ferait conduire par une voiture de l'Hôtel du Connétable, tant il avait hâte d'arriver chez lui.

Vers trois heures, M. de Vaunaye, fort ému, quoiqu'il fit tous ses efforts pour ne pas le laisser voir, dit adieu à sa fiancée et à sa famille, et reprit sa place dans la voiture de la veille en promettant d'envoyer de ses nouvelles dans la matinée du surlendemain.

Seul avec lui-même, lorsqu'il eut quitté le château de Saint-Fuscien, Gaston repassa dans son esprit les trois derniers mois qui venaient de finir. « La vie, a dit un philosophe, à deux pôles : l'espérance et le souvenir. Quand on ne va pas vers l'un, il faut revenir vers l'autre »

Gaston n'était pas, certes, à bout d'espérances ; mais, pour l'instant, il revenait aux souvenirs, et ceux-ci se pressaient en foule.

Il y a trois mois, il formait les projets les plus riants ; la vie, selon l'expression antique, lui apparaissait parfumée, ses jours filés de laine blanche mélangée de soie et d'or ; il était riche ; quelques semaines encore et une jeune fille, jolie entre toutes, aimée comme pas une, allait devenir sa femme et éclairer de sa joyeuse présence son foyer si triste, si solitaire depuis la mort de ses parents.

En prévision de cette arrivée bénie, Gaston se disposait à mettre une armée d'ouvriers sur pied, pour restaurer de fond en comble le manoir paternel et le décorer avec tous les raffinements du confortable moderne, lorsque la dépêche de son oncle, qui l'obligeait à partir pour Philadelphie, avait tout arrêté. C'était donc partie remise ; il reprendrait l'affaire à son retour, dans un mois. — Et nous touchons à octobre ! Cent jours ont fui depuis lors. Que d'événements pendant ce trimestre inoubliable ! Il y a trois mois, la France était calme et maîtresse d'elle-même ; à l'heure présente, le sol de la patrie est envahi, nos armées vaincues, notre gloire momentanément éclipsée ! Il y a trois mois, l'agriculture était en fête, l'heure de la moisson allait sonner ; un été radieux brillait sur nos têtes, 1870 devait prendre rang parmi les années d'abondance. O rêve trop vite évanoui !... L'automne est venu : les champs sont dévastés ; les récoltes ont été arrachées avant maturité complète ; les routes sont pleines de paysans affolés emmenant, sur de longues charrettes, leurs mobiliers et leurs familles, jetant devant eux leurs troupeaux exténués. C'est la guerre !... Le terrible fléau a soufflé son haleine empoisonnée sur la France ; la patrie est en danger !...

En songeant à tout cela, Gaston ne put retenir un sanglot. Le Français est né brave, et Gaston l'était entre tous.

Vers six heures du soir, la voiture du comte d'Arnel entra à Villers-Bretonneux, dans la cour de l'hôtel du Connétable. Il y avait un va-et-vient extraordinaire : des familles entières y séjournaient pour la soirée et se disposait, dès le lendemain matin, à reprendre leur course vers l'ouest ; les Prussiens, disaient-ils, n'étaient plus qu'à quinze lieues d'Amiens ; des uhlands avaient été vus à Bertincourt. Il était donc urgent de gagner la Normandie ou la Bretagne pour échapper aux actes de sauvagerie de ces barbares.

Gaston se fit servir à dîner dans sa chambre ; Bernard se proposait de retourner à Saint-Fuscien le soir même ; mais M. de Vaunaye n'y voulut pas consentir, le cheval ayant besoin de repos ; le lendemain, à l'aurore, son conducteur se mettrait en route, Bernard prit congé, le soir même, de Gaston ; ce dernier, après avoir fait porter ses malles dans sa chambre et l'avoir fermée à clef, parcourut la ville, en quête de nouvelles récentes du théâtre de la guerre, et achetant les journaux qui venaient de paraître. Ils annonçaient que tout allait de mal en pis ; l'invasion s'étendait de plus en plus sur nos provinces ; nos pauvres mobiles, inexpérimentés et mal outillés, ne pouvaient tenir tête à une armée aguerrie et disciplinée de longue date. Le désastre était grand et ses ravages incalculables.

Il était minuit lorsque Gaston rentra à l'hôtel pour prendre un

peu de repos. Le lendemain matin, il demanda une voiture et un courrier pour le conduire à Méricourt; mais un refus catégorique lui fut opposé par le maître de l'hôtel: C'était la comble de l'imprudence, disait-il, d'aller se jeter au-devant de l'ennemi. Si l'on rencontrait ses éclaireurs, la voiture serait réquisitionnée et il ne la reverrait plus.

Gaston fit tous ses efforts pour persuader à l'hôtelier que ses craintes étaient exagérées, qu'il n'y avait, présentement, rien à craindre et qu'en tous cas, il se portait garant du dommage qui pourrait lui être causé; rien n'y fit. Les Picards sont têtus, ils en ont la réputation du moins, et Gaston ne put rien obtenir. A force de supplications et d'argent, un domestique de l'hôtel consentit à le conduire jusqu'à Cerisy-Gailly; mais, quant à aller plus loin, jamais.

« De deux maux, il faut choisir le moindre », dit la sagesse des nations. M. de Vaunaye accepta donc. Il eût voulu partir sur le moment même, mais la chose était impossible, nul cheval n'était libre et on ne pourrait disposer d'aucun avant la soirée. Il était plus de quatre heures de l'après-midi lorsque le départ eut lieu.

Cette voiture était une affreuse charrette, à moitié disloquée par les lourds fardeaux qu'elle avait portés et son long temps d'usage; on hissa les deux malles sur ce véhicule; Gaston se servit de son sac de voyage en guise de siège et l'on partit.

La nuit était venue lorsque les voyageurs arrivèrent aux premières maisons de Cerisy Gailly. La voiture s'arrêta à la première auberge à l'entrée du pays; les malles furent descendues et laissées dans la pièce d'entrée qui servait de cuisine; le cheval mangea l'avoine; le conducteur, soldé, repartit une demi-heure plus tard pour Villiers-Bretonneux.

L'auberge du Mouton-d'Or n'était pas une inconnue pour Gaston; il s'y arrêtait souvent, quand il allait à Amiens ou, en revenant; aussi Caslard Landrot, le maître de la maison, était-il pour lui plein de déférence.

—Voilà votre serviteur, Monsieur de Vaunaye dit l'aubergiste à Gaston, en retirant respectueusement le bonnet de coton à raies rouges et bleues qui ornait son chef.

—Bonjour, Landrot, répondit le jeune homme.

—J'étais loin de songer que je vous verrais ce soir; je vous croyais toujours en Amérique.

—J'en arrive, ainsi que tu le vois.

—Mauvais moment, Monsieur Gaston, car avant trois jours ces damnés Allemands seront ici; ils marchent à grandes étapes sur Amiens, dit-on, et, malgré le brave Vogel qui commande la place, je crains bien que nous ne soyons écrasés par ces pillards.

—Bah! il ne faut pas désespérer.

—Toute la contrée est sans dessus dessous; on les a aperçus à Cartigny et à Voyennes, c'est vous dire qu'ils approchent.

—Nous leur ferons rebrousser chemin.

—Plut à Dieu! Vous couchez ici?

—Non, je dine seulement, et dans une heure, je partirai pour Méricourt; j'ai hâte de rentrer chez moi.

—J'ai vu vos domestiques la semaine dernière. Joseph venait faire un pas de conduite à son fils, rappelé sous les drapeaux.

—Je l'ignorais.

—Il ne croyait pas votre retour si prompt, et votre absence prolongée le désolait.

—Je le surprendrai agréablement ce soir.

—Pourquoi ne pas coucher ici? demain, dès la première heure, j'attèlerais Bijou à la carriole et je vous ramènerais à domicile.

—Impossible, mon cher Landrot, j'ai résolu de faire le trajet ce soir et rien ne pourra m'en empêcher.

—Mais vos malles?

—Tu les feras porter au château dans la matinée.

Tout en parlant avec l'aubergiste, Gaston était entré dans la petite salle qui avait vue sur la route; il se sentait capable de faire honneur au dîner préparé par le cordon bleu de l'auberge du Mouton-d'Or, le grand air ayant sensiblement aiguisé son appétit. Une servante mit une nappe de fine toile blanche sur la table, disposa le couvert, et fut chargée de veiller sur le service. De temps à autre, Landrot vint s'assurer lui-même que rien ne manquait au voyageur.

Lorsque le repas fut terminé, Gaston appela l'hôtelier:

—Il est entendu, n'est-ce pas, dit-il, que demain tu me feras parvenir ces deux malles?

—Avec ce sac de voyage? Vous aurez le tout avant midi.

—Ce sac, je l'emporte, repartit Gaston; il contient quelques menus objets de toilette dont j'aurai besoin en arrivant.

—Très bien; mais j'y pense, Monsieur de Vaunaye, êtes-vous armé?

—Non; à quoi bon pour faire trois kilomètres?

—A titre de précaution, simplement; si vous voulez mon revolver je le mets à votre disposition.

—Donne-le moi, alors; demain je te le rendrai au château.

Un instant après Gaston se mit en route.

IV

La nuit était froide et glaciale. Un rayon de lune jetait sa pâle lumière tamisée sur les campagnes environnantes; bientôt des nuages épais la déroberent à la terre; un silence de mort régnait dans toute la contrée; neuf heures allaient sonner à l'horloge de l'église.

Gaston, tenant son sac de voyage à la main, traversa le village et prit la route qui conduisait à Méricourt.

Il marchait d'un pas rapide, l'esprit préoccupé de tous les événements désastreux dont le récit parvenait à son oreille depuis sa rentrée en France. Quoique fatigué d'un si long voyage, il allait veiller toute la nuit pour mettre en lieu sûr ses valeurs, son sac de voyage, principalement, et ses bijoux de famille, dans le cas où l'ennemi mettrait à exécution son projet d'occuper Amiens et ses alentours.

Jusqu'alors M. de Vaunaye n'avait ajouté qu'une attention distraite aux dit-on du public; il savait de longue date combien un bruit répandu dans la foule s'amplifie à passer par tant de bouches; mais, à force de l'entendre répéter, le doute arrive, puis la possibilité apparaît, et bientôt, l'imagination aidant, les faits sont considérés comme certains avant qu'ils se soient réalisés.

Gaston en était maintenant convaincu, la lèpre de l'invasion atteindrait le chef-lieu de la Somme et cela avant la fin novembre peut-être; à moins qu'un miracle se produisît; à moins qu'une autre Geneviève n'arrêtât de nouveau les hordes d'Attila!

Trois jours suffiraient pour préserver son domaine et donner à ses gens les instructions nécessaires pendant le temps qu'il allait passer sous les drapeaux. Cette guerre n'était plus qu'une affaire de peu de semaines, après tout, car l'hiver arrivait à grands pas, et l'envahisseur comme le vaincu devaient souhaiter la paix. La France avait perdu la partie, soit; mais elle en avait jusqu'ici gagné tant d'autres que la balance, dans l'histoire des nations, penchait grandement encore à sa faveur.

Gaston arrivait à l'arc de cercle que décrit la Somme, à un kilomètre environ de Méricourt, lorsqu'il se vit tout à coup enveloppé par trois uhlands.

—Halte-là!... lui cria celui-ci qui commandait cette avant-garde, ou je vous brûle la cervelle...

Le tout dit dans le plus pur français.

M. de Vaunaye fit deux pas en arrière, tant sa surprise était grande; mais en soldat, habitué aux escarmouches, sa résolution fut vite prise, après s'être assuré qu'il n'avait affaire qu'à trois individus.

—Vous êtes bien M. de Vaunaye! lui dit en ricanant l'un des uhlands.

—Je porte ce nom, répondit Gaston. Après?

—Eh bien, Monsieur le baron, il est inutile que vous alliez jusqu'à votre château; il n'y a pas la plus petite place disponible en ce moment, cinq cents des nôtres s'y étant installés à la nuit tombante. Comme nous ne voulons pas, cependant, vous laisser couler à la belle étoile, vous devenez, dès cet instant, notre prisonnier et, à l'aube naissante, un train allemand vous donnera bon gîte et charmant séjour de l'autre côté du Rhin...

Gaston poussa un cri de rage et de vengeance.

—Prisonnier, moi! s'écria-t-il plein de colère. Ah! vous n'y pensez guère, vraiment!...

Et avant que les uhlands aient eu le temps de se reconnaître, M. de Vaunaye, arrachant de sa poche le revolver chargé que Landrot lui avait prêté une demi-heure auparavant, visa les Prussiens.

Pendant cinq minutes, ce fut une lutte horrible. En voyant tomber un de leurs camarades, les deux uhlands qui restaient ne commirent plus leur fureur; ils frappèrent de leurs sabres à gauche et à droite, tournant autour de l'intrépide Picard qui se défendait si vaillamment. Gaston déchargea deux fois encore son revolver, mais une balle seulement porta et le combat continua avec un nouvel acharnement. Grâce à la nuit profonde qui régnait à cet instant, et peut-être aussi à l'agilité prodigieuse de Gaston, les coups de l'assaillant tombaient à faux; un moment vint pourtant où il sentit son sang couler; résolu de mourir ou de vaincre, il lâcha de nouveau la terrible détente.

Le dernier Allemand s'affaissa; son cheval hennissant — auquel il était attaché — étant habitué à ce manège sanglant, partit à fond de train par le chemin qu'il avait suivi un instant auparavant.

—Vive la France! cria d'une voix affaiblie M. de Vaunaye.

Il n'eut que le temps d'achever cette exclamation patriotique avant de tomber épuisé sur le sol.

—Oh! je meurs, murmura-t-il, mais j'ai vengé mon pays!...

V

Une demi-heure à peine après cette scène nocturne, huit hommes de l'armée allemande, montés et armés jusqu'aux dents, arrivaient

à l'endroit où le sang avait coulé, ramenant avec eux le cheval qui avait transporté le cadavre de leur camarade.

En approchant du lieu du combat, l'intelligent animal poussa un hennissement prolongé ; le chef de l'escorte fit arrêter ses hommes et, commanda à mi-voix : " Allumez ".

Chacun tira aussitôt de sa poche une petite lanterne cylindrique, tournant sur elle-même et pouvant faire la lumière ou l'obscurité à volonté, selon que la glace, qui descend perpendiculairement du haut en bas, se trouvait cachée ou découverte.

— Cherchez bien, poursuivit le chef de l'escouade, il ne nous est revenu qu'un cheval sur trois qui étaient partis.

Bientôt, en effet, les deux chevaux manquant apparurent à la petite troupe. Les deux balles que Gaston avaient cru perdues avaient frappé les deux coursiers ; les cadavres de ceux qui les montaient étaient encore liés à la selle.

— Il doit y avoir des francs-tireurs dans ce village, grommela l'officier ; demain nous réglerons cette affaire pour le mieux. Hermann et vous autres, attachez ces deux morts à l'un de nos chevaux vivants, et regagnons promptement le château.

— Tiens, voilà un troisième cadavre ! s'écria le soldat.

Aussitôt, toutes les lanternes se tournèrent vers le point désigné ; un homme en effet, était étendu, inanimé, sur le sol : c'était Gaston ; il tenait encore à la main son revolver.

— Klotz, commanda le chef de l'escorte à celui qui venait de pousser l'exclamation, assure-toi que ce gaillard-là est mort ; c'est lui, sans doute, qui a tué nos compagnons d'armes.

L'Allemand mit un genou en terre et appliqua son oreille sur la poitrine du héros. Une minute après, il releva la tête.

— Je crois, dit-il, qu'il respire encore ; si je l'achevais d'un coup de sabre ?

— Garde-t'en bien, brute, reprit aussitôt l'officier ; un homme qui se bat contre trois est un brave et mérite des égards, cet homme fût-il un ennemi. Que l'un d'entre vous lui fasse boire une gorgée d'eau-de-vie, il va reprendre ses sens.

Un autre soldat s'empressa d'obéir ; le liquide fut versé dans la bouche entr'ouverte du moribond ; bientôt celui-ci fit un mouvement et poussa un soupir.

Pendant ce temps, Klotz avait ouvert le pardessus du blessé. Apercevant un élégant portefeuille en cuir de Russie, dépassant l'ouverture de la poche, il s'en empara.

L'officier qui avait vu ce mouvement, arracha le portefeuille des mains de son subordonné : " Après moi, " dit-il, et, l'ouvrant, il tira de l'une des cases une carte de visite sur laquelle il lut, en approchant des lanternes : " Gaston de Vaunaye. "

— Tiens, s'écria-t-il, c'est notre hôte ; voilà, en vérité, une singulière rencontre. Messieurs, ajouta l'officier d'un ton d'autorité qui ne souffrait pas de réplique, je vous recommande tout particulièrement ce blessé ; c'est le maître du château où nous sommes arrivés ce soir, et vous m'en répondez sur votre tête. Seulement il faut agir vite, avant qu'il n'ait complètement repris le sentiment de l'existence ; Klotz et Tendhall, vous allez remonter sur vos chevaux, porter ce blessé avec tout le soin possible, jusqu'à Bray, où se trouve notre ambulance ; vous le remettrez au chef de corps avec une lettre que je vais vous confier ; votre mission terminée, vous reviendrez à franc-étrier, jusqu'au château où nous faisons étape en ce moment.

Tout en parlant, l'officier avait écrit, au crayon, quelques mots en langue allemande, sur la carte trouvée dans le portefeuille de Gaston ; puis, après avoir mis celle-ci sous pli cacheté, il l'avait donné à Klotz.

Les huit hommes aidèrent à soulever le blessé ; il respirait, mais n'avait pas encore repris connaissance. Klotz et Tendhall enfourchèrent alors leurs montures ; plusieurs couvertures épaisses, étendues d'un cheval sur l'autre, formèrent, tant bien que mal, une sorte de matelas. On y déposa M. de Vaunaye ; les deux Allemands, se tenant derrière, maintenaient l'équilibre ; le sac de voyage servait d'oreiller.

— Partez, ordonna l'officier, et allez au pas.

Les deux hommes s'éloignèrent dans la direction de Bray et les six autres revinrent au château.

Il était minuit quand Gaston et ses conducteurs arrivèrent à Bray.

Ayant répondu en tudesque au *Ver da !* des sentinelles, le groupe entra dans la ville et alla droit à l'ambulance.

Klotz, sans mot dire, et toujours à cheval, remit à l'officier de service le pli cacheté qui lui avait été confié. Celui-ci, après l'avoir lu, se tourna vers les arrivants :

— C'est bien, dit-il ; descendez cet homme.

Les deux cavaliers mirent pied à terre et déposèrent le blessé sur un lit.

Un cri de douleur, le premier qu'il eût poussé pendant le trajet, sortit de sa poitrine : " Où suis-je ? " murmura-t-il d'une voix

faible ; puis, retombant dans son évanouissement, il ne donna plus signe de vie.

Après quelques instants d'entretien, l'officier de service remit un autre pli cacheté aux conducteurs, à l'adresse du major qui lui avait envoyé M. de Vaunaye, et ceux-ci partirent à franc-étrier, dans la direction de Méricourt.

Lorsqu'ils furent en pleine campagne, Klotz mit son cheval au pas, son compagnon l'imita.

— Voilà une nuit dont je garderai le souvenir, ami Tendhall, dit Klotz en bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Depuis notre départ de Metz, elles se ressemblent toutes, répondit l'Allemand : beaucoup de fatigues, peu de sommeil et des marches forcées ; le sort des galériens me paraît enviable.

— Et la gloire, qu'en fais-tu ?

— Je trouve que nous en avons assez ; ces Welches sont battus à plate couture ; que nous faut-il de plus ?

— Paris !

— Ta peau comme la mienne aura le temps d'être tannée avant que Paris ne soit pris ; nous pourrons l'affamer, lui faire signer une reddition ; mais le prendre, jamais !

— Bismarck l'a promis.

— S'il vous promettait la lune ?

— Il est entêté.

— Nous en savons quelque chose ; seulement l'entêtement ne prouve rien. Ainsi, nous voilà dans le nord, et cela ne va pas aussi vite qu'on nous l'avait annoncé. Nos chefs nous avaient dit que les populations nous ouvriraient toutes grandes les portes de leurs villes, et c'est à coups de fusils qu'on nous reçoit ; on nous avait assuré que l'armée de Bazaine était la dernière et devant nous se dressait celle de Faidherbe, sans compter celle de Chanzy, que les Bavares ont déjà rencontrée sur la Loire ; nous n'avons pas fini, ami Tendhall, reverrons-nous jamais le Waterland !...

— Bah ! causons d'autre chose.

— Tiens, vois ce qui nous arrive ce soir même : Nous pénétrons à la nuit tombante au château de Méricourt, avec l'espoir de nous reposer un peu à l'abri, avec la perspective d'un lendemain tranquille ; à peine sommes-nous installés que deux des nôtres, envoyés en éclaireurs, reviennent tués sur les chevaux. L'alarme est donnée, tout le monde est debout, prêt à partir ; nous sommes les premiers désignés pour la reconnaissance. Tu sais le reste ? Un seul Français en a jeté à bas trois de la compagnie et c'est précisément le maître du château où nous avons pris séjour. Au lieu de le laisser mourir sur place, on nous donne la corvée d'en prendre un soin tout particulier et de le conduire à Bray, avec une litanie de recommandations pour sa précieuse personne. Quelle sottise ! De tout cela, mon vieux, qu'est-ce que nous en retirons, nous ?

— Quant à moi, j'en retire son sac de voyage. Pas si sot, tu penses, de l'avoir laissé entre les mains des infirmiers.

— Et s'il le réclame ?

— Il sera mort auparavant. D'ailleurs, il ne saura ce qu'il est devenu ; et puis, un sac de voyage, quelle valeur y attacher ?

— Le sien contient peut-être des objets précieux ?

— Absolument rien, maître Klotz : des mouchoirs de toile fine, des brosses, quelques volumes et c'est tout ; mais en guerre, toute prise est bonne, et ce sac de voyage me servira pour y placer le butin futur.

Pendant plus d'une heure, les deux soldats marchèrent au trot de leurs montures, tout en devisant de choses et autres. Trois heures du matin sonnaient quand ils arrivèrent à la porte extérieure du château de Méricourt. Introduits aussitôt près de leur chef, ils lui rendirent compte de leur mission. Une heure plus tard, le régiment, moins quelques hommes chargés de garder la propriété, se mettait en route sur Cerisy.

VI

Plusieurs faits importants de la guerre de 1870-1871 ont eu pour théâtre la contrée dont nous parlons.

La capitulation de Metz, ourdie, on sait comment, par Bazaine, eut pour résultat immédiat de permettre à l'armée de Manteuffel, qui entourait notre première place forte de l'Est, de se porter en avant en se dirigeant sur le nord de la France. L'ennemi s'était vanté d'une marche presque triomphale, mais il lui fallut en rabattre en plus d'une circonstance, nos jeunes troupes lui disputant pied à pied le terrain. Là, où dix mille hommes se croyaient assez forts pour vaincre, par le seul effet de leur présence, il fallut demander de nombreux renforts aux corps de réserve ; là, où l'on avait espéré une soumission complète, on ne se maintint qu'après des flots de sang versé. " La bête n'était pas encore morte ", ainsi que l'avait prétendu un homme d'Etat allemand. Elle donnait, au contraire, des preuves de longue vie, et signifiait clairement qu'il fallait toujours compter avec elle. Les combats de Mézières, de Gentelles et de Boves le prouveraient au besoin. Si l'armée prus-

sienne put continuer d'envahir le sol français, elle ne le dut qu'aux forces considérables, écrasantes, qu'elle mit sur pied de ce côté; quant au courage de notre légion du Nord, il dépassa toute espérance, les bulletins militaires allemands l'ont eux-mêmes constaté.

Malgré tout, l'envahisseur gagnait du terrain. Du 22 au 27 novembre, ses troupes s'échelonnèrent sur une ligne de vingt kilomètres, depuis Pont-de-Metz jusqu'à Villers-Bretonneux; 45,000 hommes, formés, aguerris, s'apprêtaient au combat contre notre jeune armée du Nord, à peine en voie de formation et comptant seulement 25,000 hommes, y compris les 8,000 de la garnison d'Amiens.

Le 27 au matin, le feu commença et dura tout le jour. Malgré leur artillerie quatre ou cinq fois plus nombreuse que la nôtre, les Prussiens ne purent forcer les retranchements, bien incomplets pourtant, élevés à trois kilomètres en avant d'Amiens; mais nos troupes, après une résistance glorieuse du côté de Villers-Bretonneux et de Cachy, durent céder et battre en retraite.

Le 28 novembre, Amiens eut la douleur de voir entrer dans ses murs les premières troupes ennemies; le 29, elles attaquèrent la citadelle, défendue si vaillamment par le commandant Vogel, qui tomba presque au début de l'action; le 30 il fallut capituler.

Dans l'avant-garde des troupes allemandes qui, les premières, entrèrent dans la ville, se trouvaient Klotz et son ami Tendhall, tous deux frais et dispos, sans la moindre égratignure, et le second portant à la selle de son cheval le sac de voyage de Gaston de Vaunaye.

Ayant essayé le feu de quelques balles perdues, lancées de l'angle d'un mur par une arme invisible, ou parfois d'une jalousie fermée, nos deux éclaireurs mirent leur monture au trot et parcoururent les rues de la ville, sabre d'une main et revolver de l'autre, décidés à tuer tout ce qui essaierait de leur barrer la route ou leur paraîtrait hostile.

Après maints détours dans différents quartiers de la cité, ils revinrent sur la place de la Cathédrale, où le premier régiment s'était installé déjà; là, ils reçurent les ordres pour la journée et partirent ensuite dans la direction indiquée sur leur billet, pour prendre possession du logement qui leur était destiné. A l'entrée en ville, les Allemands gradés longeaient chaque maison, et, suivant l'apparence plus ou moins confortable du lieu, ils inscrivaient à la craie et en chiffres, le nombre de soldats qui devaient s'installer dans l'immeuble.

Avisant dans la rue des Cordeliers une boutique de brocanteur contiguë à une porte cochère quelque peu délabrée sur laquelle était écrit en allemand : *deux cavaliers*, Klotz et son compagnon s'arrêtèrent, lurent sur l'enseigne placée au-dessus de la devanture : *Matrain aîné. Vente et achat de meubles d'occasion*. Sachant ce qu'il lui importait de connaître, l'éclaireur prussien arriva près de la porte cochère entr'ouverte, la poussa et pénétra dans la cour; Tendhall l'y suivit.

—Holà! maître Matrain, cria Klotz dans un jargon qu'il essaya de rendre français, avancez ici.

Le patron de la maison, homme de cinquante ans, environ, à la physionomie énergique, au regard dur, presque farouche, sortit de la pièce du fond, qui donnait sur la cour.

—Eh bien, qu'y a-t-il? demanda-t-il d'un air furieux.

—Il y a, vous prendre tout de suite ces bêtes, et les soigner à l'écurie, puis nous donner à manger.

En disant ces mots, les deux cavaliers descendirent de cheval et, jetant la bride dans les mains du négociant en friperie, ils entrèrent, sans plus de cérémonie, dans la pièce d'où ils l'avaient vu sortir.

—Allons, vite, cria Klotz à Mme Matrain, toute interdite de cette arrivée insolite, du feu, du vin et de la viande, ou sinon *capout*.

Les deux enfants qui s'étaient blottis près de leur mère, comprenant la menace, s'enfuirent en pleurant dans le magasin.

—Donnez-moi quelques minutes, Messieurs, répliqua, plus morte que vive, la femme du brocanteur, le repas sera bientôt préparé: mais je suis mère de famille, au nom de Dieu, ne me faites aucun mal.

Les deux Allemands partirent d'un éclat de rire et se regardèrent en clignant de l'œil.

—Soignez-nous bien et nous serons doux comme des agneaux, répartit Klotz, mais *capout* si nous avons à nous plaindre.

Mme Matrain, je n'ai nul besoin de le dire, se multiplia pour donner satisfaction aux deux convives que la guerre lui envoyait; en moins de dix minutes le couvert fut dressé: un morceau de jambon, fort respectable, fut placé sur la table; des fruits complèterent ce repas improvisé, et, après une minute d'absence, pendant que les deux soldats se mettaient à table, la ménagère descendit à la cave et en rapporta une carafe de cidre.

—Non, pas cette boisson, je veux du vin, dit Klotz.

—Mais nous n'en avons pas, répondit Mme Matrain.

—J'en veux, vous dis-je, ou je casse tout ici.

Le brocanteur entra sur ces mots:

—Qu'est-ce que tu veux, Prussien? demanda-t-il, en contenant la colère qui bouillonnait en lui; voyons, répète ce que tu exiges pour ne pas casser tout ce qu'il y a dans ma maison.

—Je veux du vin et non du cidre.

Matrain aîné haussa les épaules:

—Ah! vraiment, mon bon, il faudrait du Clos Vougeot à ton palais délicat, on t'en fournira... quand tu repasseras la frontière; en attendant, voilà du cidre; j'en fais mon ordinaire et si ton camarade et toi vous n'êtes pas contents, j'en suis fâché.

Klotz se leva de sa chaise et fit le geste de tirer son sabre.

Avant qu'il eût eu le temps d'exécuter son mouvement, il recevait en plein visage le plus vigoureux coup de poing que jamais Picard puisse donner et tombait à la renverse. Par un brusque mouvement arrière, Jacques Matrain mettait la main à la gorge de Tendhall et il l'eût étranglé si celui-ci n'eût demandé grâce.

—Mon Dieu, qu'as-tu fait? s'écria Mme Matrain toute tremblante.

—J'ai mis à la raison ces deux gredins et s'ils ne sont pas contents de cette correction, je leur en ménage une autre dont ils se souviendront longtemps.

Le brocanteur releva Klotz et le remit sur pied.

—Allons-nous être sage, maintenant? dit-il, allons-nous nous contenter de l'ordinaire de la maison, ou faut-il que j'aie trouver le chef pour lui dire la conduite de ses hommes?

A ce mot de chef, le cavalier allemand perdit son assurance.

—Vous êtes brutal. Monsieur le Français, répliqua-t-il; mais j'aime la franchise et la bravoure; donc vous êtes brave, donc je vous aime.

—Je n'en demande pas tant, ajouta Matrain, mais seulement que vous soyez convenables et polis pendant votre séjour ici; de cette façon nous pourrions nous entendre; s'il en est autrement, vous verrez ce que je vous réserve.

Les deux soldats reprirent leur place à table et mangèrent comme mangent les indigènes d'au delà du Rhin. A la fin du repas, ils se déclaraient les amis et les protecteurs de la maison.

L'énergique correction qu'ils avaient reçue à leur arrivée chez le brocanteur sembla leur avoir profité. A partir de cet instant, ils furent tout autres avec les gens de la maison; les enfants ne fuyaient plus à leur approche et causaient volontiers avec eux; Matrain lui-même, constatant ce changement les admit à sa table, et, jusqu'à un certain point, la paix fut faite entre les habitants du logis.

A dix minutes de la rue des Cordeliers, habitait Pierre Matrain, le cadet de Jacques, à la tête d'un modeste atelier de serrurier, rue de la Vierge. Le soir même, faisant une visite à son frère, il apprit la scène de l'après-midi et se promit d'agir de la même façon, si les deux fantassins poméraniens qui lui étaient échus essayaient de sortir des limites permises même à des envahisseurs.

Trop faible pour soutenir le terrible choc, notre armée du Nord, après les combats de Cachy et Villers-Bretonneux, avait trouvé bon de ne pas s'enfermer dans Amiens, mais d'aller se reformer à quelques lieues au-delà.

Le 9 décembre, sous le commandement du général Faidherbe, nos troupes s'emparèrent sans coup férir du fort de Ham et vinrent bravement livrer bataille à Mantouffell sur les rives de l'Hallue. Pont-Noyelles fut le théâtre sanglant de ce duel entre les deux armées; la victoire fut indécise, mais ce que l'on sait pertinemment, c'est que les troupes prussiennes subirent de grandes pertes ce jour-là.

Enhardie par le succès, l'armée du Nord recommença une nouvelle attaque les 2 et 3 janvier 1871, à Bapaume. Cette fois la déroute de l'armée allemande fut complète et la victoire nettement dessinée en notre faveur; le département de la Somme tout entier était debout et résolu à se défendre ou à mourir.

Le lendemain de la bataille de Pont-Noyelles, une partie de la garnison allemande d'Amiens reçut l'ordre de se diriger à marches forcées sur le canton de Villers-Bocage; il fallait bien boucher les trous que les balles françaises avaient faits dans les rangs allemands. La nouvelle parvint au commandant de place à deux heures du matin; à quatre heures, les régiments partaient. Klotz et son ami Tendhall, réveillés dans leur premier sommeil, maugréèrent fort contre cet ordre intempestif; ils s'habillèrent à la hâte, sellèrent leurs chevaux et décampèrent en faisant force salutations à Jacques Matrain, pour le remercier, sans doute, des trois semaines qu'ils venaient de passer sur son toit. Dans la même journée, le brocanteur entrant dans la chambre où couchaient, depuis leur arrivée, les deux soldats, afin d'y mettre un peu d'ordre, aperçut un sac de voyage au pied du lit.

—Tiens, dit-il, mes têtes carrées ont oublié cet objet.

Jacques Matrain ouvrit le sac de voyage et l'examina d'une façon distraite; il ne contenait qu'une brosse et quelques feuilles de papier blanc.

—La trouvaille n'est pas merveilleuse, pensa-t-il en le refermant;

c'est, à coup sûr, quelque butin volé à un voyageur, que ces coquins auront tué sur leur chemin ; les initiales G. V., qui ne ressemblent en rien à celles de nos deux personnages, le prouvent suffisamment."

Tout en faisant ce monologue, le brocanteur ouvrit de nouveau le sac de voyage, déposa la brosse et le cahier de papier sur une table ; puis prenant ce sac par la double poignée, il le descendit dans sa boutique et le jeta sur un tas de ferraille, au milieu d'autres sacs et malles qui garnissaient ce coin de l'appartement. "S'ils reviennent le chercher, je le leur donnerai ; sinon, sa vente au plus offrant me dédommagera de l'argent que j'ai dépensé pour mes pensionnaires ; il vaut six francs, ce sera toujours autant de trouvé ;" et sans plus se préoccuper du sac, Matrain vauqua à ses affaires.

VII

Revenons à Gaston de Vaunaye, que nous avons laissé à Bray, presque mourant, entre les mains des infirmiers allemands.

Dans la matinée, Gaston reprit connaissance : il regarda autour de lui sans se rendre compte de ce qu'il voyait ; affaibli par la perte énorme de sang qu'il avait répandue, sa mémoire lui faisait complètement défaut. Il retomba bientôt dans une nouvelle somnolence.

Le chirurgien qui avait examiné sa blessure au moment de son arrivée et l'avait déclarée fort grave, revint vers midi ; il tâta le pouls du malade, constatant une recrudescence de fièvre ; il fit une ordonnance et s'éloigna. La soirée s'écoula sans apporter aucun changement dans l'état du blessé : les infirmiers, en passant à tout instant près du lit, hochaient la tête et sur leur visage on pouvait lire clairement cette sentence : "En voilà un qui a son affaire !"

Le dernier médicament donné par le médecin produisit, cependant, un effet inattendu ; il y eut chez le moribond un symptôme de mieux. Le docteur en fut informé et vint lui-même reconnaître le fait.

—Ce sera long, dit-il, mais je crois que nous le sauverons.

—Quel est cet homme ? demanda-t-il à l'officier qui avait reçu Gaston des mains de Klotz et de Tendhall.

—C'est un jeune châtelain des environs.

—Soldat ?

—Non ; ancien officier démissionnaire, et en Amérique au moment où les hostilités ont commencé, mais revenant, certainement, avec l'intention de se servir de son épée contre nous.

—Comment a-t-il été blessé ?

—Il regagnait son château, avant-hier dans la soirée, où venaient de s'installer cinq cents des nôtres, lorsqu'une patrouille l'a rencontré à deux kilomètres de là ; toujours brave, quoiqu'il fût seul contre trois, M. de Vaunaye a engagé le combat, tué jusqu'au dernier de nos éclaireurs et est tombé blessé lui-même : c'est sur le lieu de la lutte qu'il a été retrouvé une heure plus tard.

—Voilà de la bravoure ; en vérité ! s'écria le chirurgien.

—Je suis de votre avis, major ; mais s'il s'en trouvait beaucoup de cet échantillon sur notre chemin, la Prusse ne verrait plus revenir son armée, et que dirait l'Europe ?

—Elle se moquerait de nous, parbleu !

—Il faut donc, par tous les moyens en notre pouvoir, et ceux-ci ne manquent pas, paralyser ces bras vengeurs, les rendre inertes jusqu'à ce que la paix soit faite. J'ai des ordres formels, du reste, à l'égard de ce blessé : s'il meurt, il n'est plus à craindre ; s'il revient à la santé, dès qu'il pourra faire le voyage sur un matelas ou dans un train de chemin de fer, nous l'expédions au delà du Rhin ; de cette façon nous serons tranquilles à son sujet. Que pensez-vous de son état ?

—Je ne puis rien vous dire de certain avant trois jours ; cependant s'il eût dû mourir, ce serait maintenant chose faite ; en tous cas, il n'est pas à craindre en ce moment et d'ici à quelque temps certainement.

Le chirurgien passa dans une autre salle et continua ses visites. Une heure après cette conversation, le blessé ouvrit les yeux.

—J'ai soif, dit-il, d'une voix à peine perceptible.

Un infirmier lui apporta, dans un vase, quelques gorgées de bouillon.

La soirée se termina sans amener de changement notable dans l'état de Gaston. Les jours qui suivirent furent un peu plus calmes ; le danger était conjuré : avec des soins et du temps le malade était sauvé.

Un matin, l'officier chargé de la direction de l'ambulance reçut une dépêche datée d'Amiens : "Dirigez tous les hommes convalescents sur Metz, disait-elle ; quant à ceux qui ne pourraient supporter ce voyage, faites en sorte qu'ils parviennent à Péronne. Transportez l'infirmier dans cette dernière ville aussitôt que possible."

Le soir même, une vingtaine de blessés quittaient Bray : au nombre de ceux-ci était Gaston de Vaunaye, non guéri, hélas ! mais entrant seulement en convalescence, ainsi que le chirurgien l'avait prévu.

Au moment de monter en voiture, Gaston avisant l'officier qui présidait au départ, se traîna jusqu'à lui :

—Capitaine, lui dit-il, voulez-vous me permettre de vous adresser trois questions ?

—Parlez, répondit d'un air gourmé le soudard allemand, j'écoute.

—Qui m'a amené ici ?

—Deux soldats de notre armée qui vous avaient trouvé mourant sur la route, à quelques kilomètres de cette ville

—Ne vous ont-ils pas remis, à leur arrivée et comme m'appartenant, un sac de voyage, dans lequel il y avait quelques objets de toilette ?

—Ils ne m'ont remis que votre personne.

—Où me conduit-on ?

—En Allemagne, comme prisonnier de guerre.

—Moi, prisonnier de guerre ? reprit avec surprise Gaston de Vaunaye.

—Quand on tue trois hommes appartenant à nos légions, et soutenant avec honneur les droits de la patrie allemande, comment veut-on être traité, sinon comme prisonnier ? Sans la blessure que vous avez reçue pendant l'action, vous eussiez été fusillé sur l'heure, Monsieur, et ce n'eût été que justice.

Gaston n'ajouta rien aux trois questions qu'il avait posées au chef de départ : c'eût été peine perdue. Il savait ce qu'il voulait : d'abord que le revolver que maître Landrot lui avait remis en quittant l'auberge du *Mouton d'Or*, avait bien porté, puisque sur trois ennemis, pas un seul n'était sorti sauf de la lutte, ensuite que son sac de voyage, contenant un million avait disparu.

C'était une perte énorme, extrêmement regrettable. M. de Vaunaye la ressentait vivement ; mais sa fortune considérable le mettait au-dessus du besoin, il se dit que le plus sage était de n'y plus penser présentement. Il aurait vivement désiré donner de ses nouvelles aux parents de sa fiancée ; mais ne sachant encore où on le conduisait, il prit le parti d'attendre qu'il fût plus amplement renseigné à cet égard.

Le voyage s'affectua, non sans causer d'affreuses souffrances aux blessés ; deux moururent en route. Gaston eût peut-être lui-même succombé, sans son énergique volonté ; depuis qu'il entra en convalescence, l'ancien officier songeait plus que jamais à s'évader d'abord et à reprendre l'épée ensuite ; les propos insultants qu'il entendait à tout instant contre la France, le récit de nos défaites, si complaisamment racontées, chaque jour, par un ennemi inexorable, tout cela entraînait comme un fer rouge dans le cœur de M. de Vaunaye et lui suscitait plus que jamais le désir de se venger.

Après vingt heures de route, le convoi arriva à Metz ; les convalescents furent déposés dans un des hopitaux de la ville et y séjournèrent une semaine ; le lundi suivant, l'ordre parvint d'expédier les plus valides à Francfort ; Gaston fut un des premiers désignés ; quelques jours après, son internement avait lieu dans cette ville.

—Avez-vous quelques observations à présenter ? lui dit le chef de la forteresse, au moment où les ponts-levis se refermaient derrière lui.

—J'ai à dire que je ne suis pas soldat ; je me suis défendu, c'est vrai, contre trois de vos éclaireurs, mais j'étais dans mon droit, et, blessé moi-même en luttant loyalement, je n'aurais pas dû être fait prisonnier de guerre.

Le commandant haussa les épaules.

—J'ajoute encore, continua Gaston, que les soldats qui m'ont trouvé privé de sentiment et m'ont conduit à l'ambulance de Bray, se sont approprié mon sac de voyage auquel je tiens beaucoup.

L'officier supérieur écrivit quelques mots sur le registre ouvert devant lui.

—C'est bien, dit-il, si ce sac de voyage se retrouve on vous le rendra.

Lorsque Gaston eut regagné la cour du fort, le commandant, regardant ses subalternes se mit à rire :

—Ce garçon-là est fou, s'écria-t-il, mais non dangereux, comme on me l'écrit de France. Eu égard à sa situation dans le monde, je m'attendais à une demande de logement en ville, à l'hôtel, à ses frais, bien entendu, une certaine liberté, enfin ; au lieu de cela, il récrimine sur le droit que nous avions de le faire prisonnier, et pour toute faveur réclame son sac de voyage.

Les officiers présents à cet entretien firent naturellement chorus ; Gaston de Vaunaye, pour eux n'était qu'un sot, et à partir de ce moment nul n'y pensa plus.

Au point de vue allemand, c'était une grande faute de n'y avoir pas songé, car quinze jours s'étaient à peine écoulés que Gaston avait trouvé le moyen de quitter le fort et d'échapper à toutes les recherches. Le commandant comprit que si son prisonnier n'avait demandé aucune faveur, c'est qu'il ne voulait prendre aucun engagement, quant à son internement. Sa fuite fut signalée à toutes les villes de la région. Nous verrons, par la suite, ce qu'il advint de ces recherches.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

III

(Suite)

Seulement ce wagon ne possédait ni portière ni fenêtre. La seule lampe dépolie l'éclairait à giorno. Mais un ressort visible, encadré

Il était évident que son ravisseur l'avait ceinturée très dur, pour l'enlever, la porter et la faire passer pardessus le mur du parc de la Blancarde.

Enlevée? Par qui?... Elle cherchait, et, bientôt, elle eut trouvé. Elle se rappelait que lorsqu'elle s'était mise à crier, sa voix, aussitôt, avait été couverte par de prolongés grondements, lesquels se terminaient en véritables rugissements.

Et elle se souvint enfin des ours, des deux ours Grislys, dont l'énorme cage roulante se trouvait sur la place du village, en face de la grille du château.

Et devant ses yeux passait la face bestiale du tzigane, ce colosso aux lèvres lippues, aux regards farouches, vêtu de loques sordides. Elle était la proie de ce bandit!... Il l'avait tenue dans ses bras!

Elle s'expliqua alors une nauséabonde odeur, à la fois écœurante et forte, qui parvenait jusqu'à elle, malgré des vapeurs d'acide phénique.



Fabienne était la proie du bandit!... (Voir page 17.)

des mots *Light* et *Night* permettait à l'habitant forcé de la cabine de tempérer cette lumière trop éclatante, ou même de l'éteindre tout à fait.

Fabienne s'était levée. Elle portait la même robe, les mêmes vêtements que la veille. On ne lui avait fait aucun mal. Se trouvant debout, elle ressentit seulement davantage encore la courbature dont elle avait déjà souffert.

En y réfléchissant, elle comprit le motif de cette douleur.

Elle toucha des mains les parois de sa prison.

Elles étaient mobiles, oscillaient légèrement sous la moindre pression. Et elle s'aperçut que ces murs n'étaient autres que d'énormes lanières de cuir tressées et s'encastant les unes dans les autres. Elles n'interceptaient pas l'air, qui se renouvelait constamment dans l'intérieur de la cabine. Mais ce natté, qui devait être d'une solidité à toute épreuve, arrêta les cris les plus stridents et empêcha de les entendre.

Oh ! oui, cette goéle était bien imaginée ; un infernal esprit d'observation et de prévoyance avait présidé à la construction de ce cabanon tout spécial.

Impossible d'attenter à ses jours, impossible de se briser la tête contre ces tentures tressées qui cédaient avec une élasticité molle sous le moindre effort, mais reprenaient leur immobilité et affirmaient leur incomparable force de résistance.

Un instant, cependant, en prêtant l'oreille, Fabienne crut percevoir la voix du docteur. Il criait, il interrogeait de toute la force de ses poumons.

Vains efforts. De sa gorge déchirée, il lui fut impossible d'arracher aucun son.

— A moi, docteur !... Monsieur Minières, à moi !... Fabienne !...

Sa voix sourde, inarticulée, éteinte, ne pouvait parvenir jusqu'à ceux qui, d'instinct, tentaient de la retrouver et de la suivre.

Les hurlements des ours, pendant ce temps, faisaient un sabbat du septième enfer.

Puis, l'énorme voiture oscilla sur elle-même, et... trépidant, se mit en marche... On partait,

— Oh ! cette fois, murmura Fabienne, je suis à jamais perdue pour ceux que j'aime !

Et de nouveau elle s'abattit sur sa couchette et sanglota amèrement.

L'attelage marchait vite, mais la maison roulante était admirablement suspendue, et les cahots se produisaient sans à-coups, sans violences.

Des heures s'écoulèrent encore, et bientôt, aux tiraillements de son estomac, la jeune fille fut obligée de reconnaître qu'elle avait excessivement faim. Bien à tort, elle se le reprocha. Chez la créature, jeune surtout, la nature ne perd jamais ses droits.

En même temps Fabienne constatait qu'une tablette était horizontalement sortie de la paroi de cuir, et que sur cette tablette se trouvait un perdreau froid, de la confiture d'ananas, des fruits, et une carafe d'excellent vin.

Elle ne résista pas longtemps à cet envoi si succulent et mangea d'excellent appétit, se disant avec juste raison :

— Jusqu'ici personne ne m'a fait de mal, ne m'a violentée, ne m'a fait subir aucune souffrance... Il est probable que l'on n'en veut pas, pour l'instant, à mes jours. Alors elle céda à la faim dévorante qui la tenaillait et termina jusqu'au bout son repas...

Puis, fatiguée, rompue, elle s'étendit bientôt sur sa moelleuse couchette, et s'endormit de ce sommeil que connaissent seuls les joueurs et les malheureux.

Lorsqu'elle se réveilla, elle se trouva face à face de l'épouvantable réalité.

— Que peuvent-ils se dire ? se demanda-t-elle, certainement ils me croient morte !...

Alors elle s'indignait contre Maurice son fiancé.

Il aurait dû, d'instinct, connaître ses ravisseurs, leur courir sus, la délivrer !

Puis, elle comprit combien elle était injuste.

— Pauvre garçon, murmura-t-elle, ce qu'il doit être malheureux ! ce qu'il doit souffrir !... Et ma mère... et mon père !...

Elle ne se résignait pas à son misérable sort, non, mais elle ne luttait plus désespérément contre sa destinée.

— Mon Dieu ! protégez-moi !

Cependant faisant de nouveau appel à sa force de caractère, elle réfléchit à son malheur et à sa fantastique situation.

L'espace, le temps se perdaient déjà dans son esprit. Depuis combien d'heures était-elle séparée des siens ?... Elle n'aurait pu le dire. Elle avait dormi, elle avait vécu... Combien de temps ?

Dans son émotion, elle avait oublié de remonter sa montre... Encore un souvenir de Maurice... Une merveille, que ce petit chronomètre, à double boîtier, émaillé en bleu, avec un gros diamant au milieu de l'azur.

— En tout cas, se dit Fabienne, ce ne sont pas des voleurs... Autrement, on m'eût enlevé cette montre d'abord... puis...

Ses yeux se portaient sur ses bagues... Elle en avait cinq à l'annulaire de la main droite, trois au médius, et encore cinq à la main gauche. Que de présents, que de jours de fête, lui rappelaient tous ces anneaux et toutes ces pierres !

Sa première bague, un anneau d'or guilloché, sa mère la lui avait passée au doigt le jour de l'anniversaire de ses quatre années.

Combien heureuse... Elle s'en souvenait de cette joie enfantine, l'une des premières.

Pendant bien des jours, elle ne pouvait détacher ses yeux de ce jonc tressé sur le chaton duquel se lisait en lettres gothiques gravées en creux : " Fabienne ".

Une autre bague, deux grosses perles, le soir de sa première communion.

Puis un diamant et un rubis balais, deux rangs de diamants et de saphirs... Une topaze seule. Une autre accompagnée de roses. Des émeraudes. Oh ! gâtée, gâtée entre toutes. Chaque anneau lui

rappelait une date, un jour heureux. Enfin, une aigue-marine, la pierre qui, dit-on, porte bonheur, et la bague de fiançailles, un saphir étoilé, entouré de diamants.

Et, en souvenir peut-être de la première de toutes qui portait son nom en entier, Fabienne avait tenu à ce que les autres fussent marquées également soit de son chiffre, soit de son prénom même.

Et elle les regardait avec attendrissement passant en revue son si heureux passé, son enfance, sa prime jeunesse.

Dans la poche de sa robe, elle retrouvait également sa bourse, à maille d'or souple et qui comptait une dizaine de louis, ainsi que quelques pièces de menue monnaie.

Tout cela était intact. Donc, elle y revenait encore, le ou les ravisseurs n'étaient pas des voleurs.

Cette constatation ne la rassura point... Elle se savait belle, adorablement belle, et cette beauté superbe, hors pair, ne constituait-elle pas pour elle le plus terrible des dangers !

Alors son imagination se perdit en de fantastiques conjectures.

Elle avait bien lu, en son enfance, de mirifiques contes, où des princesses étaient enlevées pour le compte de grands seigneurs tures, égyptiens, persans, hindous.

Elle se souvint d'un grand bal de charité à l'Hôtel-Continental, où elle avait été admirée avec une obstination persistante par un maharajah couvert de pierreries.

Elle se souvenait parfaitement de ce prince, légèrement safrané, mais très beau, malgré cette teinte ; l'air mauvais, l'œil oblique, foncièrement fourbe et cruel.

Il l'avait suivie durant tout le cours de cette soirée, la regardant danser et bostonner, avec une fixité farouche.

Puis, le lendemain, elle l'avait aperçu encore à travers Paris, son coup émbôtant le pas au landeau de louage dans lequel M. Chaligny, sa femme et Fabienne faisaient de nombreuses courses.

Il y avait de cela plus d'un an. Mais, une fois, à Nice, sur la promenade des Anglais, elle croyait bien avoir croisé, une fois encore, le prince, vêtu d'une tunique d'un bleu sombre, et, à son aspect, dans ses yeux énamourés avait brillé une flamme ardente.

Depuis, elle ne l'avait plus rencontré.

Était-ce lui ?

Ces Tziganes bronzés n'étaient-ils pas des Hindous travaillant pour le compte de ce damné sauvage ?

Un autre souvenir frappait encore son esprit.

Elle se remémorait un Américain, un Yankee excentrique. Une richesse folle, tout comme les Mackay et les Vanderbilt, disait-on de lui. Fortune royale faite au moyen des pores de Chicago.

C'était un Kentuckien, grand, rouge, avec des pieds et des mains énormes, un teint d'un rouge de brique, illuminé par deux petits yeux de chat.

Et on racontait de lui des histoires étranges. Un jour, voyageant sur un plaisir-boat, par le travers du Tréport, il était descendu à terre, et là, frappé au cœur par une superbe fille du terroir, une très belle pêcheuse de la côte, il en est de merveilleuses de Boulogne à Dieppe ; on rencontre parfois sur le sable ou les roches de ces gemmes ignorées.

Et bel et bien, un soir, la belle lui résistait, ou se faisant tirer l'oreille, il l'avait fait enlever par ses matelots.

Et, à coup de bank-notes, il avait étouffé l'affaire ; un homme à lui, allant trouver la famille et lui versant une véritable fortune.

Et pendant de longs jours, ce répugnant Yankee l'avait obéï de ses fastidieux hommages.

En fin de compte, les bohémiens, les montreurs d'ours avaient travaillé pour le compte de quelqu'un... Mais, qui ?...

Fabienne, envoyant tout son cœur, avec l'expression de son ardent amour à Maurice de Prévannes, se disait qu'elle préférerait cent fois la mort plutôt que d'appartenir à un autre qu'à l'élu, au choisi de son âme.

Se tuer !... C'était bientôt dit... Encore, fallait-il en avoir le moyen.

Et, elle avait beau jeter les yeux autour d'elle, elle ne pouvait parvenir à découvrir un objet quelconque qu'elle pût, à l'occasion, transformer en arme suffisante pour se donner la mort.

C'est alors qu'elle comprit combien avaient été poussées jusqu'à la dernière limite les précautions prises contre elle.

Pas un objet de toilette en acier, tels que limes, ciseaux, outils à ongles. De simples pierres ponce devaient suffire à cet office. Le lavabo était en métal, pas un verre, des gobelets en argent, assez épais pour ne pouvoir être martelés par ses faibles doigts.

Pas une porcelaine que l'on aurait pu briser et avec le tranchant de laquelle on serait parvenu à pouvoir s'ouvrir les veines.

Rien ! rien ! pour lui servir le cas échéant... Rien !

Et voilà que tout d'un coup Fabienne poussa un véritable cri de joie.

Elle la tenait, cette arme, elle la possédait, celle qui pourrait lui donner, en face du déshonneur, la liberté de mourir.

Et elle porta la main à son opulente chevelure, et les abondantes

tresses de blond acajou et doré, descendirent en cascade, couvrant son cou de neige et ses ravissantes épaules.

Et elle avait maintenant, entre ses doigts, deux épingles d'or, pointues, solides, et se terminant toutes deux par un trèfle de perles.

Ces deux épingles, encore un présent de M. de Prévannes !

Il les avait lui-même recommandées d'une longueur et d'une épaisseur peu communes, pour qu'elles pussent maintenir les énormes torsades des cheveux de sa fiancée, en lesquelles elles disparaissaient tout entières.

Oh ! oui ! Joie et lumière ! Ces deux épingles étaient plus que suffisantes. . . En appuyant l'une d'elle au-dessous du sein gauche, en se jetant par terre pour peser sur l'épingle de tout le poids de son corps, ainsi qu'un désespéré se précipite sur la pointe de son épée, cette pointe atteindrait son cœur, le centre de la vie, et Fabienne se réfugierait dans la délivrante, dans la préservante mort, évitant ainsi toute souillure, tout outrage !

Et ce fut une consolation indicible qui s'incrusta dans son âme. Elle se sentait fière, forte, vaillante maintenant !

Ah ! il pouvait venir, le ravisseur qui l'avait fait enlever. . . Elle en était bien certaine maintenant, elle ne lui appartiendrait jamais. . .

— Oui ! oui ! mon bien-aimé ! . . . A toi seul ! . . . ou à la mort ! . . .

Comme elle venait de se faire cette rassurante promesse, elle fut toute surprise de sentir sa prison mouvante s'arrêter.

Une odeur de charbon de terre, filtrant peu à peu au travers des fissures de la cage de cuir, parvenait jusqu'à elle, se mêlant aux âcres relents des deux grands fauves et aux vapeurs phéniquées qui partaient également des parois et de la litière de leur loge.

Fabienne en conclut qu'elle se trouvait dans une gare.

Et, effectivement, prêtant l'oreille, elle finit par entendre des coups de sifflets étouffés. Le hurlement d'une sirène ne lui laissa plus de doute.

Elle tenta de pousser encore des cris désespérés. Mais elle ne poursuivit pas cet effort, le jugeant comme devant être complètement inutile.

Non ! Elle était perdue ! bien perdue ! . . .

La délivrance, en dehors d'une intervention providentielle, était matériellement impossible.

Alors, elle prit le parti de ne pas s'épuiser en inutiles efforts, et elle se calma subitement.

D'autant qu'à son premier appel, les deux Grislys, excités sans aucun doute par leur dompteur, s'étaient mis de plus belle, à recommencer leur infernal sabbat, l'accompagnant de sauts désordonnés qui faisaient trépider tout le wagon.

Elle ne s'était pas trompée.

La lourde voiture, enlevée par un treuil d'une extrême puissance, était placée sur des rails, et quelques minutes plus tard, le train partait à toute vitesse.

Fabienne, une fois encore, était emportée vers l'inconnu.

Où allait-elle ?

Nul indice, quelque léger qu'il pût être ; Fabienne n'en possédait aucun.

Peut-être pouvait-elle penser qu'elle se dirigeait vers le Nord, car, par instants, il lui semblait que des ondes glacées filtraient au travers des grosses nattes de cuir.

Mais encore, en était-elle bien sûre ? . . .

La flamme de la lampe contenue dans le globe dépoli, suffisait pour entretenir dans la cage de cuir une agréable tiédeur, et, quand la jeune fille était couchée dans sa moelleuse couche, l'éclat de grèbe et d'eider dont elle était enveloppée, lui donnait plutôt une température trop élevée.

Sa montre, remontée soigneusement, lui indiquait, non pas l'heure, mais l'espace de la journée, de la nuit, en comptant, bien entendu par douze.

Et le wagon voyagea ainsi pendant trente-six heures, entrecoupées seulement de très léger temps d'arrêt.

Repliée sur elle-même, se morfondant, elle essayait cependant de reprendre courage.

Était-ce le troisième jour ou le quatrième ?

Par l'invisible passe-plat qui servait à lui présenter ses repas, des volumes divers apparurent tout à coup sur la tablette. C'étaient des romans choisis avec un soin tout particulier, soit dans la littérature étrangère, soient qu'ils fussent dus à la plume des maîtres de notre pays.

Des livraisons de revues intéressantes et instructives. Tout d'abord, elle les repoussa, puis l'ennui la prit à la gorge, et dès qu'elle en eut feuilleté un, elle se mit à lire, puis à lire encore, cherchant l'oubli, et à combattre aussi l'effroyable désœuvrement.

Beccaria, dans son *Traité des supplices et des peines*, a reconnu que la cellule sans travail, sans lecture, conduit infailliblement et en un temps rapide à la folie.

C'est pourquoi les criminels sont-ils enchantés que nous les

envoyions à la *Nouvelle*. Ils préfèrent mille millions de fois mieux les travaux forcés à la réclusion.

Il était évident que l'on craignait que le désespoir de Fabienne ne la rendit malade, ou tout au moins n'influat sur son état de santé, car on espérait la distraire par la plus variée des lectures.

Les repas aussi étaient l'objet d'attentions des plus délicates.

Le gibier rare, les poissons les plus fins, étaient accompagnés de vins renommés et d'une authenticité indiscutable. Impossible de ne pas se sentir en appétit devant des primeurs délectables, succédant à un menu composé avec l'art du gourmet le plus raffiné. On était à l'autonne et les pêches, les raisins, les fraises se dressaient, avec des ananas et des cerises d'une incomparable fraîcheur, sur le petit compotier d'argent qui couronnait les repas du matin et du soir.

Fabienne se fût trouvée ridiculement sotte de ne pas manger à sa faim, ni de boire à sa soif. Aussi, sans y attacher d'autre importance, faisait-elle honneur, malgré elle, à ces succulences si savamment choisies.

Le chemin de fer s'arrêta seulement au bout des trente-six heures que nous avons indiquées plus haut.

Puis, Fabienne, au mouvement de sa prison ambulante, reconnut que des chevaux y avaient été à nouveau attelés ; mais, cette fois, ils devaient suivre une route semée de difficultés très sévères, hérissée d'obstacles très durs, coupée de profonde ornières, car ils cheminaient avec une très grande lenteur et très fréquemment s'arrêtaient pour reprendre force, courage et haleine.

Ils peinaient, et des cinglées de fouet devaient encore stimuler leur ardeur, car la prisonnière sentait des à coups, des heurts, des saccades.

Parfois, la cage s'arrêtait, oscillait sur sa base, penchait outre mesure pour se relever avec de désordonnés mouvements de roulis et de tangage, à croire qu'elle allait s'effondrer ou dégringoler en des abîmes sans fond.

Enfin, au bout de quatre fois vingt-quatre heures de cette gehenne, l'attelage se remit à trotter, retrouvant sans doute une surface plane et unie, puis le wagon traversa un très long pont en planches. Fabienne le reconnut parfaitement au changement du bruit des roues sur la surface parcourue, et finalement, il s'arrêta et demeura immobile.

Autour de la prisonnière, toujours le même silence. Il lui parut cependant que la cabane qu'elle occupait était extraite du wagon des fauves, car elle cessa bientôt de sentir leur insupportable odeur et aussi d'entendre leurs constants et horribles hurlements.

On eût dit, maintenant, que la cage de cuir s'engageait dans celle d'un ascenseur et demeurait enfin stationnaire.

Un délic jouait ; les quatre panneaux s'abattaient et Fabienne, éblouie par la grande lumière du jour, se trouvait sur le seuil d'une très grande chambre merveilleusement meublée où elle dut pénétrer, car, derrière elle, retombaient d'épaisses draperies.

Un lit de milieu, dressé sur une estrade de trois marches, occupait le fond de cette pièce très spacieuse, qui prenait jour par un énorme window donnant sur un parc.

Ce parc, pour l'instant, était blanc de givre et se perdait en une buée épaisse, mais un invisible calorifère, au moyen de nombreuses bouches de chaleur, maintenait par tout l'appartement une température élevée.

Une énorme psyché renvoya à Fabienne son adorable image, et elle reconnut que, de cet épouvantable voyage, se joignant à cette séquestration atroce, elle n'avait pas trop souffert, tant la vision entrevue par elle était à la fois jolie et charmante.

La meilleure des créatures, lorsqu'elle descend de notre mère Eve, a hérité de celle-ci de la curiosité qui, nous affirme-t-on, causa la perte du genre humain.

Fabienne n'échappa point à la loi commune.

Elle voulut savoir comment était composée sa nouvelle prison et elle reconnut qu'elle avait pour demeure un appartement complet.

La chambre, d'abord, dont il a été parlé plus haut, un salon meublé princièrement, tout autant que la première pièce elle-même. Enfin, une salle à manger, dont un double dressoir d'ébène se voyait encombré de vaisselle plate.

Elle revint à la chambre à coucher et ses yeux furent attirés par une pelisse de fourrure, des robes, des ajustements, tout un trousseau en entier, étalé sur un divan et des chaises.

Ces robes, chaudes souples, étaient taillées à la dernière mode. Une vaste armoire ouverte montrait tout un service nombreux de linge de corps très fin et parfumé.

Il était évident qu'une direction très intelligente avait présidé à toute cette organisation.

Si le luxe de la salle à manger se montrait sévère, tendue qu'elle était de cuirs gaufrés de Cordoue or et more, si les bahuts d'ébène n'étaient relevés en leur note sombre que par les éclatants reflets de l'argenterie, le salon réunissait bien tout ce dont l'œil le plus délicat pouvait être charmé et ravi.

En deux vitrines se voyait, nombreuse, une collection d'adorables

figurines de Saxe, alternant avec des bronzes japonais, des ivoires sculptés et fouillés.

Puis une chaise longue, un énorme divan, des fauteuils, des poufs d'un moelleux capitonné, invitaient partout à s'asseoir.

Un des grands côtés du salon était transformé en atelier de peinture. Deux chevalets se voyaient dressés ; une table, des palettes, des pinceaux, toute une boîte de vessies et de tubes de couleurs.

Puis tout un matériel complet pour l'aquarelle, avec des blocs de papier Watmann et Harding de toutes les dimensions.

Enfin, en cherchant et en fouillant partout, Fabienne finit par découvrir un cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher, avec tout le confort très compris que peut désirer un être habitué à tous les soins les plus minutieux et les plus délicats.

Quand nous aurons dit que le salon était tendu d'une soie d'un bleu céleste, capitonné de haut en bas, que nous aurons ajouté que la chambre à coucher, d'un satin japonais à deux tons, gris et mauve, s'accordait à ravir comme nuance avec un tapis d'Agra de haute laine, dans lequel on enfonçait jusqu'à la cheville, nous nous arrêterons en cette description étendue.

Enfin, et le mot vint de lui-même aux lèvres de Fabienne, émerveillée malgré elle de ces splendeurs, de ces trésors :

— Mais c'est le palais de la Belle au Bois dormant.

Hélas ! en ce réduit quelque spacieux, quelque féerique qu'il pût être, n'était-ce pas elle qui allait être condamnée à jouer le rôle de la princesse endormie !

Elle se tenait en contemplation, admirant sans réserve un bronze placé sur la cheminée du salon et représentant l'Amour mourant, un Cupidon percé d'une flèche, dont elle avait vu l'original au Musée de Dresde, lorsque brusquement elle se retourna.

Une voix gutturale venait de lui adresser la parole en allemand correct, bien que prononcé avec un accent étrange :

— Son Excellence pourra-t-elle se trouver bien ici ?

La stupeur de Fabienne ne pourrait se définir.

Elle avait devant elle la bohémienne, la Tzigane, la femme aux ours !

Bien belle ! ainsi qu'elle l'avait reconnue la première fois qu'elle l'entrevoit, encadrée par les balustres de la roulotte, en face de la grille de la Blancarde.

Ses grands yeux de velours bleutés, tant ils étaient noirs, disaient à la fois, la duplicité, la férocité, l'astuce. Dans les ondulations du corps de cette fille, glissant sans bruit sur le tapis, il y avait comme des assouplissements de panthère, en même temps que des ondulations de couleuvre.

Une robe de satin à large raies jaunes et rouges s'enroulait autour de son corps souple. Sa coiffure en soie, également rayée, donnait une tête de sphinx à cette créature qui semblait descendre de l'un de ces bas-reliefs des sarcophages de la Haute-Egypte.

Un parfum pénétrant s'échappait de tout son être, et ses petits pieds nus étaient chaussés de babouches en velours, brodées de pasquilles d'or et de perles.

Il a été dit déjà que Mlle Chaligny possédait au suprême degré le don de langues, et qu'elle parlait couramment l'anglais, l'italien, l'allemand.

Elle avait donc parfaitement compris la question qui venait de lui être posée.

Mais, comme elle tardait à répondre, la bohémienne reprit en italien corrompu, toujours accompagné du même accent guttural, sa demande qu'accompagnait une révérence infléchie et une mimique profondément servile.

Après un temps employé à considérer attentivement cette étrange créature, Fabienne finit par lui répondre en pur idiome germanique :

— Comment osez-vous m'interroger ainsi ?... Comment pouvez-vous supposer que je me trouve bien dans une prison ?...

— Bien des hommes et des femmes seraient trop heureux encore d'habiter ce que Votre Excellence vient d'appeler une prison !...

— Enfin ! suis-je libre ?...

— Libre d'aller et venir, d'agir à votre fantaisie... Oh oui ! entièrement libre.

— Libre de partir ?... d'aller retrouver les miens qui me pleurent ?... qui me croient morte !...

Et des larmes lui montèrent à la gorge.

La Tzigane ferma les yeux, haussa légèrement les épaules, puis impassible :

— Non, Excellence ! Tout, excepté ce que vous venez de dire.

— Alors, je suis prisonnière ?

La Tzigane s'inclina, et citant un proverbe oriental :

— Nul n'échappe à sa destinée.

Fabienne eut honte d'elle-même, de laisser voir sa faiblesse d'un moment à cette fille, et se détourna précipitamment pour cacher ses larmes.

— Que Son Excellence n'ait pas de chagrin. Les larmes brûlent

les yeux et rident les joues. On doit subir ce que l'on ne saurait empêcher.

— Mais pourquoi m'a-t-on enlevée ?

— Je ne puis répondre à Son Excellence.

— Mais je suis riche... Mon père est très riche... Il donnerait une fortune à celui ou à celle qui me ramènerait à lui. Rien ne lui coûterait.

Un lent mouvement de tête négatif fut cette fois la seule réponse du sphinx.

En même temps, dans les yeux ignés de la Tzigane, Fabienne pouvait lire une profonde terreur.

— Si je suis prisonnière, si je ne puis retourner auprès des miens, pourquoi êtes-vous venu me trouver ?

— Pour présenter à Son Excellence son humble servante.

— Vous êtes ma servante, vous ?...

— Oui, mademoiselle.

— Non ma servante, mais ma géôlière.

— Qui vous dit — et une expression farouche passa, tel un éclair, sur le visage hronzé du sphinx — qui vous dit que, moi aussi, je ne suis pas prisonnière.

— De qui ?

— Impossible de vous répondre.

— Pourquoi ?

— Toutes les calamités, toutes les tortures viendraient à l'instant fondre sur moi... Et il m'en coûterait plus que la vie !...

— Alors, vous êtes quoi ?...

— Votre servante, Excellence, je vous l'ai dit.

— Comment vous appelle-t-on ?

— Zorka.

— Quel âge avez-vous ?

— Zorka l'ignore... Que lui importe ?... Qu'a-t-elle besoin de savoir son âge, quand l'heure sera venue pour elle de s'envoler pour le pays des songes. Elle subit sa destinée, elle !

— C'est une leçon, se dit Fabienne, que puis-je avoir à craindre de cette étrange créature ?

Néanmoins, bien que Mlle Chaligny sût bien à l'avance qu'elle n'obtiendrait pas de réponse, elle ne put barrer passage à la question qui lui vint aux lèvres :

— Quel est donc le maître ici ?

— Je ne puis dire son nom... C'est le maître !...

— Et où est-il ?

— Je ne sais.

— Quand le verrai-je ?... Quand se fera-t-il connaître ?...

— Jamais, sans doute.

— Mais le pourquoi de ce crime ?

— Je ne sais...

Et comme si Zorka avait lu au fond du cœur de Fabienne les inquiétudes qui la dévoraient, la Tzigane reprit :

— Tout ce que je puis assurer à Son Excellence, c'est qu'en cette maison, où elle va désormais résider, son honneur non plus que sa vie ne sauraient courir aucun danger.

Bien que Mlle Chaligny ne dût tenir qu'un compte absolument négatif des affirmations de cette fille, cette assurance l'étonna fort.

— Elle ment, se dit-elle, elle veut endormir ma méfiance.

Et aussitôt, elle songea à ses épingles d'or, et se promit de veiller sur elle.

Zorka attendait toujours que Fabienne eût terminé son interrogatoire.

Un regard luisant coula entre ses paupières, et, comme Mlle Chaligny se taisait, elle revint à la charge.

— Son Excellence est belle ! Belle à rendre fous les saints des saints, mais ici, j'en fais serment par tous ceux du Paradis, elle n'a rien à redouter... ni à craindre aucun outrage.

— Nous verrons bien ! gronda la jeune fille entre ses petites dents serrées.

— Alors, reprit-elle tout haut, vous ne pouvez me dire où je suis ?

— Non ! Autant vaudrait vous répondre... au bout du monde...

Là où personne ne saurait venir vous chercher, là d'où vous ne pourriez sortir, à moins d'avoir des ailes... Là où je suis moi-même à côté de vous... alors que Zorka voudrait, comme ceux de sa race, courir le monde et marcher au-devant du soleil.

Ces paroles énigmatiques étaient prononcées avec un indéniable accent de tristesse.

Puis la Tzigane reprit encore, tandis que ses mots sombraient, que sa voix adoucie ressemblait maintenant à un vague murmure :

— Tout ce que Zorka pourra faire pour sa nouvelle maîtresse, avec joie elle l'accomplira. Son Excellence est si belle !... Elle doit être bonne aussi... Elle ne sera pas méchante pour la pauvre Zorka qui n'est qu'un malheureux lierre attaché à la roche au pied de laquelle il a poussé.

— Alors, si Zorka est malheureuse, pourquoi ne veut-elle pas

conquérir le bonheur, retrouver le premier bien de ce monde... la liberté !

La même frayeur se lut à nouveau sur la face bistrée de la Bohémienne. Elle secoua encore sa tête étrange, et, tristement :

—C'est impossible ! Il est de si lourdes chaînes qu'on ne saurait les briser... Si Zorka tentait jamais rien de pareil... elle serait plongé dans une prison épouvantable avant que le soleil se fût couché deux fois, si son sang n'était versé jusqu'à la dernière goutte.

—Alors, demanda encore Fabienne, je suis enfermée ici ?

Signe négatif de la Tzigane.

—Oh non ! Son Excellence peut sortir, se promener dans le parc, tant qu'elle voudra... En ce moment la promenade n'est pas agréable... Le parc est couvert de neige et de glace. Mais quand repousseront les feuilles aux branches, quand le chaud soleil ramènera les hirondelles, mademoiselle verra combien le parc est beau ! !

Une angoisse désespérée tordit le cœur de Fabienne.

—Mais c'est qu'elle a l'air certaine de son fait, cette misérable ! Je serai donc enterrée vive ici, pour le reste de mes jours !... Oh ! ma mère !... Mon père !... Maurice !... Je ne vous reverrai donc jamais !

Zorka avait baissé la tête, semblant comprendre et respecter la douleur de sa maîtresse.

Au bout d'un instant elle reprit :

—Si Son Excellence le désirait, cependant, il y a un traîneau, des chevaux... Mirko.

—Qui est-ce ça, Mirko... ?

—Mon mari.

—Le bandit qui m'a enlevée ?... ?

Un silence.

—L'homme aux ours ?

Nouveau silence.

—Jamais !... Que cet ignoble lâche ne paraisse jamais devant moi... ?

Zorka étendit les bras, courba la tête.

—Mirko est comme moi, un malheureux, dit-elle, il est condamné à obéir !... ?

—De quelle race êtes-vous donc ? s'écria Mlle Chaligny, tandis qu'un flot de sang lui montait du cœur aux joues.

—Des esclaves !... et Zorka répéta encore : Nul n'échappe à sa destinée. On ne fait pas sa vie... On la subit.

—Je ne tirerai jamais rien de cette créature, se dit Fabienne.

Alors étendant les mains, elle lui montra ses nombreuses bagues.

—Et ces diamants, ces perles, ces anneaux, si je vous donnais tout cela ?... ?

—Qu'en ferait Zorka ?... Elle ne pourrait pas les porter... Si nous avons été des voleurs, Mirko et moi, nous aurions bien pu les prendre à Son Excellence durant son sommeil... Mais nous ne sommes pas des voleurs... ?

Rien ! Un mur !... Un mur d'airain, celui-là même qu'Horace appelle *Æs triplex*.

—Elle craint un danger épouvantable, se dit Fabienne, toutes les précautions ont été prises !... Pour ceux que j'aime, je suis à jamais perdue !

Cette fois Zorka tenta un effort pour écarter de sa maîtresse les idées de tristesse et de désespoir.

—Son Excellence doit avoir besoin de mes soins, dit-elle, changeant de ton. Si mademoiselle veut se baigner, s'habiller, changer de toilette, je suis là pour l'aider... Un bain la délassera, la reposera... Après, elle dormira si elle en a l'envie... Je veillerai sur elle... si elle a peur... Si elle préfère être seule, elle chassera Zorka d'un geste. Si elle désire la revoir, un doigt sur un bouton, sur un timbre et la nuit comme le jour Zorka se tiendra à ses ordres. Ensuite, si Son Excellence a faim, elle voudra bien me dire ses goûts, ses préférences... Tout ce qu'elle désirera lui sera servi.

Fabienne reconnut alors qu'elle se trouvait excessivement lasse. Bien qu'elle ne fût nullement gênée dans la cage de cuir... bien qu'elle y eût même toutes ses aises, la trépidation du wagon, les cahots, les heurts, tout cela réuni avait amené une très grande fatigue.

Elle se laissa donc déshabiller par Zorka, et, passant dans le cabinet de toilette, se mit au bain, un bain tiède, parfumé, qui la reposa et détendit quelque peu ses pauvres nerfs tant surmenés.

Mais elle profita d'une courte absence de Zorka pour enlever subrepticement ses deux épingles et rattacher, tant bien que mal, ses lourdes tresses au moyen du simple peigne.

Elle cacha soigneusement son précieux trésor, celui qui représentait pour elle l'honneur et la liberté, sous le socle d'un vase de Chine. Et, cela fait, après le bain, elle s'abandonna aux mains de la Tzigane.

Et bien vite, elle s'aperçut combien celle-ci savait se montrer adroite, prévenante, et combien aussi ses doigts agiles prenaient de minutieuses précautions.

Si impassible que fût Zorka, elle ne put retenir un cri d'admiration lorsqu'elle dénoua les admirables cheveux de Fabienne.

Et ce fut alors, au moyen d'un large peigne d'ambre, une prolongée et douce caresse... si bien que, dans la tiédeur de l'atmosphère, l'abienne finit par s'endormir, cédant à l'accablement auquel elle était en proie.

Alors, avec une vigueur dont on eût cru une créature, à formes aussi gracieuses, incapable, elle enleva la jeune fille en ses bras nerveux et la coucha dans le grand lit de milieu.

Elle-même s'étendit au pied du lit sur une large peau d'ours blanc, et bientôt, dans la grande chambre, deux respirations égales prouvèrent que l'abienne et Zorka dormaient toutes les deux du plus profond sommeil.

La nuit était venue. Au dehors, un vent violent secouait les sapins et les mélèzes du parc, et à travers les vitres du large window on aurait pu entendre le tumulte effaré des cimes et des branches.

La porte s'ouvrit tout à coup. Les gonds consciencieusement huilés, roulèrent sans faire le moindre bruit.

Dans l'obscurité profonde, une ombre épaisse et haute s'avança lentement jusqu'aux gradins qu'elle gravit.

Une petite lanterne de voyage, une lanterne sourde s'ouvrit au moyen d'un ressort, laissa filtrer un rayon de lumière tamisé par un verre bleuté.

Ce rayon éclaira vaguement la visage, l'adorable et angélique tête de l'abienne.

—Elle dort, murmura à peine le mystérieux et vivant fantôme.

Puis la lanterne sourde se referma et tout retomba dans la nuit silencieuse et tranquille.

Il faisait grand jour lorsque Fabienne ouvrit les yeux, et ses premiers regards rencontrèrent Zorka assise, les jambes croisées sur le tapis.

La Tzigane attendait le réveil de sa jeune maîtresse, qu'elle salua du plus gracieux des sourires.

Et Fabienne, après ce long sommeil, se sentit reposée, calme, froidement résolue pour envisager la situation aussi cruelle que fantastique en laquelle elle se débattait.

Zorka lui souhaitait le bonjour, Zorka lui apportait une tasse de chocolat toute prête, qui était une véritable ambrosie, puis elle la leva, la vêtit, la peigna comme la veille, lui prodiguant tous ses soins.

Oui !... Mais après ?... Après un succulent déjeuner, une sieste ou un kief plein de nonchalance, de paresse, l'ennui, la désespérance reprirent la malheureuse l'abienne à la gorge.

Debout contre les fenêtres du window, regardant le ciel d'un gris de plomb, elle passa de longues heures les yeux fixés vers l'au-delà, l'inconnu où se trouvaient ceux qui la pleuraient morte.

Le lendemain, comprenant que la même exaltation allait la gagner encore, elle tenta de réagir.

—Voyons, dit-elle, si je me laisse aller à cet accablement, si je ne prends pas sur moi, si je ne trouve pas le moyen de tuer l'idée en mon esprit et en mon âme, de me fatiguer, de m'occuper... avant un mois je serai folle. Il faut tuer le temps, à moins qu'il ne me tue... Je veux garder au cœur, quand même, une espérance... Et pour cela, il me faut conserver toutes mes forces.

Dans le salon, en face du chevalet, se prélassait un piano, une demi-queue de *Steinway*, le grand facteur de New-York. Fabienne, non seulement, déchiffrait à première vue, mais encore exécutait avec un véritable talent les œuvres les plus difficiles des grands maîtres.

Elle vit, qu'en de volumineux cahiers, se trouvaient réunis les classiques. Symphonies et sonates de *Bethoven*, de *Haydn*, de *Mozart*, les œuvres de *Schumann*, celles de *Chopin*... Et aussi les tout modernes. A côté, les partitions italiennes alternaient avec les plus célèbres des artistes français.

En outre d'un supérieur doigté, la jeune fille jouait avec un sentiment exquis, et sa voix, un mezzo-soprano très étendu, lui avait valu, dans bien des salons, des succès aussi nombreux que mérités.

Elle ouvrit le piano, et la voilà s'attaquant à *Chopin*, à *Schumann*, passant en revue la musique française, enfin, jouant plusieurs heures... C'était un moyen de tuer le temps. Zorka allait et venait ; mais quand elle entendit sa jeune maîtresse chanter avec une expression navrante la romance du *Saule d'Othello*, la Tzigane demeura bouche bée, à côté du piano, en proie à une admiration sincère.

Quand l'abienne eut terminé, elle dit que le lendemain elle essaierait de peindre.

Il lui fallait un modèle. Zorka lui en servirait. Et le lendemain elle ébauchait le portrait de la Tzigane, celle-ci se prêtant à la pose avec une obéissance vraiment passive.

—L'homme qui travaille, a dit *Xavier de Maistre*, n'est jamais complètement malheureux.

Il est évident que le travail a le don d'alléger bien des souffran-

ces. C'est, à coup sûr, le meilleur des remèdes contre l'ennui, voire le chagrin.

Fabienne s'en aperçut bientôt, et elle se mit à piocher la peinture, le dessin, la musique, avec une véritable ardeur.

Où, mais bientôt elle se rendit compte aussi, malgré la saine fatigue que produit le travail, elle dut reconnaître que le sommeil ne venait plus la visiter qu'aux premières lueurs de l'aube. Son appétit s'en alla. Les mets les plus délicats finissaient par lui inspirer un dégoût extrême.

Le froid intense qui sévissait à l'extérieur, givrant et blanchissant tous les arbres du parc qu'elle apercevait de sa fenêtre, ne permettait pas de donner de l'air, d'ouvrir les croisées du window, de renouveler l'atmosphère lourde, manquant d'oxygène et toujours maintenue par le calorifère à un degré très élevé.

Ceux qui ont séjourné en Russie durant l'hiver sauront ce que nous voulons dire. Cette température, toujours la même, plus que tiède, humide, devient à la longue insupportable ; il semble à tout instant que l'on étouffe, que l'on étrangle, et l'on donnerait tout au monde pour pouvoir respirer quelques gorgées d'air glacé.

À la fin, n'y tenant plus :

—Il y a un traîneau, avez-vous dit ? fit-elle à Zorka, qui s'ingéniait vainement à varier les menus et à la distraire.

—Oui, Excellence !... Et si mademoiselle le veut, c'est moi qui conduirai les chevaux, pas d'autre... Et Son Excellence verra qu'ils me connaissent bien et m'obéissent à la parole.

—Soit !... Une promenade en traîneau me rendra peut être l'appétit et le sommeil.

Zorka sortait, Fabienne l'entendait crier, donner un ordre d'une voix glapissante. Puis la Tzigane remonta aussitôt.

—Là ! dit-elle, il ne faut pas que Son Excellence attrape froid, car le froid est mortel.

—Qu'importe ? dit Fabienne. Maintenant, je ne tiens plus à la vie... La mort serait un bienfait pour moi... J'ai la lâcheté seulement de redouter la souffrance.

Zorka lui répondit aussitôt :

—Et ce serait le plus grand des malheurs de voir mourir une merveille de la création telle que Son Excellence.

—Hélas ! s'écria la prisonnière, c'est ma beauté qui a certainement causé mon malheur !

Tout en parlant, la Tzigane vêta sa maîtresse d'une chaude pelisse, d'un capuchon de loutre, puis elle lui passait aux pieds des chaussons de soie fourrée et par-dessus une paire de bottes de feutre.

—Si mademoiselle, dans le cours de la promenade, veut descendre et marcher, elle est certaine de ne ressentir ni les atteintes de la neige ni celles de la glace.

Fabienne se trouvait, effectivement, complètement emmitouffée.

Elle descendit alors, conduite par Zorka, un escalier à dalles de pierre, garni d'une rampe en fer forgé.

Devant la porte un traîneau stationnait. En tête des trois chevaux, un jeune Tzigane impassible.

Zorka se plaça sur le siège, secoua les guides en poussant un cri aigu. Les trois chevaux partirent comme le vent.

Tout le monde à vu, à l'exposition russe du Champ-de-Mars, ces véhicules à la fois gracieux et commodes ; nous n'en ferons donc pas la description.

Enfouie sous d'épaisses couvertures de peau de loup, emportée en une course vertigineuse, Fabienne ressentait une véritable jouissance à respirer l'air glacé.

Une neige épaisse couvrait la terre. Dirige par un rigoureux hiver, les chevaux la parcouraient avec une facilité extrême et le traîneau, sans arrêt, sans secousse, glissait sur elle sans le moindre effort.

Fabienne s'aperçut qu'elle traversait en tous sens un parc très bien entretenu, aux voies larges, aux allées courbes et gracieusement dessinées.

Ce parc était-il grand ?

Il en avait l'air ; mais l'art avec lequel il avait été tracé pouvait en décupler les voies et donner l'illusion d'un bien plus grand espace.

Après une course rapide, Zorka mit avec peine ses trois chevaux au pas pour les laisser souffler.

—N'est-ce pas qu'ils trottent et galopent bien ? dit-elle, après leur avoir parlé d'une voix caressante. N'est-ce pas qu'ils sont beaux ?... Ils peuvent courir toute une journée et une nuit sans s'arrêter.

Fabienne remarqua l'attelage auquel jusqu'alors, elle n'avait accordé qu'un distrait regard.

Superbes, en effet, noirs, à tous crins, leurs queues et leurs crinières tressées traînant jusqu'à terre.

Bientôt l'attelage passa sur un pont traversant une rivière.

Elle était gelée ; en la contournant le traîneau arriva au bord d'une vaste pièce d'eau unie comme un miroir.

Mlle Chaligny, grâce à l'éducation minutieusement soignée dont l'avaient dotée ses parents, pratiquait avec une égale adresse tous les sports aptes à développer la santé et la force d'une jeune fille.

Elle montait à cheval, elle patinait, elle nageait tout aussi bien qu'une naïade.

Et sans s'en rendre compte, voyant cette nappe de glace qui reluisait et étincelait sous les pâles rayons d'un froid soleil :

—Il ferait bon patiner sur ce miroir.

Elle avait prononcé cette phrase en allemand, prenant peu à peu l'habitude de parler cette langue à Zorka.

—Du moment que cela peut faire plaisir à Son Excellence...

Et, arrêtant l'attelage, la bohémienne sortit du coffre sur lequel elle était assise une paire de patins tout à la fois élégants et solides.

Fabienne avait mis pied à terre et déjà Zorka, jetant la bride sur le cou des trois chevaux, était agenouillée devant elle et lui vissait ses patins.

Elle en chaussa une paire elle-même, et toutes les deux se mirent à glisser et à tourner sur la glace, trouvant à ce passe-temps un réel plaisir.

Le jour tombait vite, le froid l'accompagnait, plus vif encore.

—Retournons, Excellence, retournons, fit la Tzigane, vous allez voir, vous retrouverez en rentrant la chaleur bienfaisante.

En effet, la prédiction de la Tzigane se réalisa. Bien mieux, Mlle Chaligny mangea avec appétit une aile de gelinotte dans sa gelée et but un verre de vin de Chio, ce vin qui possède une amertume si étrangement délectable.

Plusieurs fois durant la semaine Fabienne se promena en traîneau et put patiner sur l'étang.

Cet exercice salutaire, le grand air aidant, la nature reprit bien vite le dessus.

Elle pensait toujours autant à ceux dont elle était séparée ; sa prison, quelque dorée qu'elle pût être, ne lui était pas moins odieuse ; elle ne pouvait se faire à son horrible malheur ; mais avec une énergie surhumaine, elle se répétait sans cesse :

—Si je me laisse abattre, si je ne réagis pas contre l'ennui, si je ne fais pas tout au monde pour me distraire, ou tout au moins pour tuer le temps, je deviendrai folle !... Et jamais je ne reverrai les miens ni Maurice !

Car l'espérance est une plante divine qui repousse quand même, alors que jusqu'à la dernière de ses racines elle a été arrachée.

La pâleur qui avait envahi son adorable visage avait disparu. Elle se sentait de nouveau vigoureuse et vaillante. Elle avait organisé son temps de manière à l'occuper le plus possible.

Le matin elle faisait de la musique, elle peignait ; dans le milieu du jour elle sortait en traîneau. Le soir elle s'absorbait dans une lecture intéressante, s'obstinant à prononcer à demi-voix pour détourner sa pensée de la morne tristesse et comprendre ce qu'elle disait.

Combien de temps durerait cette réclusion, cette séquestration éternelle ?

La force des choses, la froide raison lui répondait :

—Toujours !... Toujours !... Jusqu'à la fin de ta vie !... Ceux que tu aimes te croient perdue...

Et la divine espérance, au contraire, faisait parfois battre son cœur, et lui répétait :

—Dieu aura peut-être un jour pitié de toi.

Il était un point sur lequel son esprit s'arrêtait en y revenant sans cesse.

Pour quel motif avait-elle été enlevée ?

Et alors elle se perdait en conjectures.

Bien des fois elle avait recommencé à interroger Zorka ; mais la Tzigane, toujours et quand même, se renfermait dans le plus étroit des mutismes, laissant entendre avec une terreur non feinte qu'elle serait punie par les plus effroyables châtements.

Elle ne voyait personne, n'entendait personne. Une seule fois, dans le cours de ses promenades à travers le parc, au milieu d'un taillis, elle avait entrevue une forme imprécise, mais cependant réelle, qui aussitôt s'était évanouie.

Zorka avait été, dès la rentrée, questionnée et retournée par elle, mais la Tzigane ne savait rien, ou mieux, n'avait voulu rien dire.

Alors, sa curiosité, bien excusable en pareil cas, demeurait toujours éveillée en face de cet insoluble problème.

Huit jours avaient dû s'écouler encore depuis l'inauguration des promenades dans le parc, lorsqu'un soir, à dîner, Fabienne remarqua, — et elle s'en souvint surtout par la suite, — que les mets dont elle mangea était plus salés que d'habitude.

Aussi fut-elle la première à demander à Zorka ce verre de vin de Chio auquel elle s'était promptement accoutumée et qu'elle buvait le soir avec un réel plaisir.

(A suivre.)

C'EST LE MOIS DE MARIE!...

CANTIQUE

Moderato

PIANO
ou
HARMONIUM

Et nos chants et nos cœurs. — C'est le mois de Ma - ri - e, C'est le mois le plus

C'est le mois de Ma - ri - e, C'est le mois le plus beau, — A la Vier.ge bé.

- ni - e Di - sons un chant nou - veau. — Or - nons le sanc - tu - ai - re

De nos plus bel - les fleurs, — Of - frons à no - tre Mè - re

Et nos chants et nos cœurs. — C'est le mois de Ma - ri - e, C'est le mois le plus

beau; — A la Vier.ge bé - ni - e Di - sons un chant nou - veau. —

De la saison nouvelle
On vante les bienfaits :
Marie est bien plus belle,
Plus doux sont ses attraits.

C'est le mois de Marie, etc.

L'étoile éblouissante
Qui jette au loin ses feux
Est bien moins éclatante,
Son aspect moins pompeux.

C'est le mois de Marie, etc.

Qu'une brillante aurore
Vienn e chanter nos yeux,
Marie efface encore
Cet ornement des Cieux.

C'est le mois de Marie, etc.

Au vallon solitaire,
Le lis, par sa blancheur,
De cette Vierge mère
Rit trace la candeur.

C'est le mois de Marie, etc.

Aimable violette,
Ta modeste beauté
Est l'image imparfaite
De son humilité.

C'est le mois de Marie, etc.

La rose épanouie,
Aux premiers feux du jour,
Nous peint bien de Marie
L'impéuisable amour.

C'est le mois de Marie, etc.

O Vierge! viens toi-même,
Viens semer dans nos cœurs
Les vertus dont l'embème
Se découvre en des fleurs.

C'est le mois de Marie, etc.

Dans la sainte patrie,
Puissons-nous à jamais,
Sainte Vierge Marie,
Célébrer tes bienfaits !

C'est le mois de Marie, etc.

Par Eugène PATIREL.

TOUJOURS.

POLKA.
à son ami F. COMTE CALIX
Op. 2.

Mouvement de polka.

INTRODUC.

POLKA.

CODA

TINIO

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 21 avril 1897.

C'est avec le concours hippique que commence l'exposition des nouveaux primesautières qui vont donner le ton à la saison.

Elles sont bien délicieuses, toutes les choses que cet événement frivole en apparence a fait naître ; et la renommée qui déclare l'industrie de Paris la reine du monde, sait que son succès est mérité.

Les parures nouvelles se montrent en foule et on les admire avec intérêt et curiosité, tout en se demandant s'il y a vraiment quelque chose de bien nouveau en fait de formes, dans ces robes simples comme lignes, mais qui vous laissent une impression d'élégance seyante et distinguée. Il y a d'heureux mélanges d'étoffes et de garnitures des combinaisons de coupes et de nuances qui sont d'une harmonie parfaite et plaisent à l'œil. Mais on a depuis quelques années tellement fouillé dans les recueils de gravures de toutes les époques, et si bien imité tous les styles, qu'il est presque devenu impossible de créer des types de costumes absolument nouveaux. Grâce pourtant au goût si sûr, à l'imagination si féconde de nos couturières, chaque saison apporte quelques changements dans l'arrangement de la toilette ; elles savent donner au costume une élégance très raffinée tout en lui conservant l'allure simple et correcte qui est le ton de la mode actuelle. Avec l'instinct inné du beau qui les caractérise, elles ont créé pour nos toilettes de demi-saison, non pas de belles robes, mais des robes habillant à ravir, et faisant valoir la femme qui doit les porter.

Je vais décrire dans ce genre deux ou trois charmants costumes qui sont bien dans la note du jour. En voici un, en cachemire drap mastic, brodé d'applications de satin. Le corsage est un boléro tout brodé d'applications sur un devant de mousseline de soie crème. Comme coiffure, une toque en velours rubis, faite de gros bouillonnés de velours, avec aigrette de vieille dentelle, et bouquet de roses thé.

Un autre, est en joli drap gris bleuté. La jupe bien coupée est unie, et le corsage est formé de plis s'échelonnant les uns sur les autres devant et derrière, avec, comme ornement, un double plissé de taffetas de deux tons formant garniture sur le côté gauche du corsage, ceinture drapée, et col haut enveloppant, garni d'un petit plissé de deux tons. Comme chapeau, un toquet en velours vert "feuillage" chiffonné en bérêt. Sur le côté, un gros bouquet de violettes blanches, au pied de ce bouquet, deux petites touffes de violettes des bois nuancées de plusieurs tons.

Il n'est pas possible cette saison d'être bien habillée, ou habillée sui-

vant les exigences de la mode, si l'on n'a pas son costume garni de broderie mates ou de galon. Les broderies de toutes sortes sont une rage, et l'on ne peut s'imaginer la quantité d'ornements en fine soutache, en pastilles de jais et autres, qui enjolivent nos toilettes. C'est d'un engouement sans pareil. Jupe et corsage en sont couverts, et nous pouvons citer une



1. ROBE DE BABY EN OTTOMAN ROSE. De forme américaine, montée à fronces devant et dans le dos sur un empiècement carré, garniture de rubans partant de l'empiècement terminé au bas par des nœuds. Col de broderie entouré d'un plissé de mousseline de soie. Matériaux : 5½ verges ottoman, 4½ verges de ruban, 2½ verges de plissé — 2. ROBE DE BABY EN BENGALINE ET DENTELLE CRÈME. Robe de forme droite, plissée devant et dans le dos sur un empiècement recouvert de dentelle, entre deux dentelle dans le bas et aux manches, petit figaro de dentelle. Chapeau coulissé en bengaline. Matériaux : 4½ verges de bengaline, 1 verge de dentelle.

robe en cachemire drap rouge brique, ornée dans le haut de la jupe et au corselet d'une fine soutache noire, s'enlaidissant en dessins irréguliers d'un effet très original.

Dans le moment, mille colifichets plus jolis les uns que les autres nous charment, car si ces coquettes parures ne font pas la toilette, elles la parent et lui donnent du cachet. En ce genre, nous pouvons citer les cravates en mousseline de soie et dentelle qui ornent si bien les corsages. Il se fait des tours de cou charmants en ruban Pompadour avec grand nœud derrière et petite ruche en même ruban au bord ; sur le devant, tombe un jabot rabat en gaze plissée garnie d'une fine dentelle.

Ces cols, d'une fantaisie bien nouvelle, sont très montants, et garnis pour la plupart d'un rang de perles de couleur, avec pans de cravate en surah ourlés de dentelle. Les pierreries noires séduisent et sur les corsages comme sur nos coiffures, les paillettes, les cabochons, sont employés de bien des manières, et leur faveur va toujours en augmentant.

Il en est de même de la fleur, pour laquelle toutes les femmes ont un véritable culte. Au printemps, le salon des modistes peut être comparé à un parterre où la fleur de soie, de velours, si décorative, lutte avec la fleur naturelle. Elle fait à nos coiffures la garniture la plus élégante et la plus exquise, et cette saison, c'est encore la fleur qui aura toutes les faveurs de la mode. Le ruban qu'on a essayé de ressusciter ne pourra jamais donner à nos chapeaux la note élégante qu'ils réclament, lorsqu'il s'agit d'une toilette habillée.

La fleur qui prime dans le moment, c'est la violette ; elle se retrouve partout, en touffe, en bouquet, en cache-peigne, affectant tous les tons, depuis la violette noire jusqu'à la blanche en passant par toute la gamme du violet. On voit sur tous les chapeaux, quelle qu'en soit la forme, cette mignonne fleur dont le joli feuillage monté sur tige, forme la délicate aigrette. Bien que cornue, cette garniture a un charme auquel on ne peut résister, et on ne se lasse pas de la modeste violette qui passe sans se faire remarquer.

Parmi les nouveautés de la saison, parlons des fleurs géantes, qui font à elles seules tout le chapeau. Citons-en un, fait de gros pétales de roses formant comme une immense fleur, derrière, touffe de plumes noires.

VICOMTESSE D'AULNAY.

DANS UNE BOUTIQUE DE BARBIER

Boireau. — Est-ce que le patron est ici ?

Le garçon. — Non, monsieur, il est sorti pour se faire raser.



1. CORSAGE DE BAL EN MOUSSELINE DE SOIE CRÈME, RUBAN MÊME NUANCE. Les devants froncés sont ornés à l'encolure d'une guirlande de roses de la Malmaison. Bretelles de ruban partant du décolleté, froncées légèrement et terminées à la taille par une ceinture large nouée derrière ; le dos est plissé au milieu, guirlande de fleurs autour des manches et nœuds sur les épaules. Matériaux : 2½ verges de soie, 2½ verges de mousseline. — 2. CORSAGE EN PÉKIN MAUVE ET BLANC. Devant bloncé avec bouillonné au décolleté, dos froncé, petit figaro plissé devant, retenu sur les épaules par des barrettes de velours fixées par des petites boucles, épaulette de dentelle, ceinture ronde formant la pointe devant. Gants longs en suède. La jupe est tout unie. Matériaux : 2½ verges de soie, 2½ verges mousseline de soie.

UN NEZ QUI COUTE CHER



Mr Grospliton.—Tu me croiras si tu veux, Picprune, mais je fume en moyenne trente cigares par jour, rien que des... (1)

Mr Picprune.—Je te crois sans peine, Grospliton, avec un appendice comme celui que tu as au milieu du visage, tu ne peux guère fumer plus d'un tiers d'un cigare sans te brûler et encore.

(1) Jamais de la vie, pour faire plaisir à des peignes qui ne m'en offrent jamais un.—LA RÉDACTION.

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Une pièce unique, amusante, fourmillant de rires et de bravos c'est "The New 8 Bells", dans laquelle on voit un bateau ou du moins une section de bateau, avec les passagers sur le pont et dans leurs cabines.

Une tempête s'élève et le vaisseau tangué et roule avec une force s'augmentant de minute en minute jusqu'à ce que, finalement, il tourne plusieurs fois sur lui-même. Ce qui pourrait déranger des voyageurs ordinaires ne trouble aucunement les frères Byrne qui, nés acrobates, semblent être chez eux dans toutes les positions, aussi incommodes soient-elles. Leur agilité est également mise en jeu dans la scène truquée du carrosse, vraiment extraordinaire.

Il y a aussi des variétés, des chansons, des danses et le tout finit par un quadrille acrobatique qui est le clou de la pièce.

Chacun voudra voir cette représentation.

THÉÂTRE ROYAL



SADIE
RAYMOND

"Vanity Fair", que nous avons cette semaine au Théâtre Royal, est bien certainement un des plus intéressants spectacles qu'il soit donné de voir.

L'éléphant de Coney Island est un animal surprenant, doué de tous les instincts de sa race et le plus brillant acteur à quatre pieds qui nous ait été présenté.

Il y a des danseurs excentriques, d'étonnants chanteurs, des artistes dont le renom est universel et, sans exagération, les trois compagnies, combinées en une, qui forment "Vanity Fair", sont le plus complet ensemble théâtral de la saison. Effets électriques, décors neufs, costumes éblouissants et des attractions uniques.

La scène d'ouverture montre l'intérieur d'un club de yacht à New York, club dont les officiers et invités sont assemblés et voient défiler devant eux les artistes les plus populaires du jour.

Deux magnifiques scènes inédites; les artistes suivants y apparaissent: citons Mlle Lena Lecouvrier, "l'étincelle vitale", une artiste absolument sans égale; Richard Mullen, le roi de la gaieté; Deltorelli et Clissando, artistes musiciens; Mlle Valasca, l'idole de Paris, comédienne Française; Bessie Stanton, la femme reconnue la plus jolie du monde entier et le premier prix de beauté de

New-York, la première et l'originale statue de bronze; Hanley et Jarvis, deux comédiens-danseurs excentriques; Mullen et Dunn, duo de comédiens burlesques; Les sœurs Weston, chansons et danses acrobatiques; Emma Carus, chanteuse baryton connue sous le nom de la jeune Melba; Fred J. Huber, charmant et joyeux comique; Margie Tebeau, mime originale; les trois impératrices serio-comiques et burlesques, Sadie Raymond, Lizzie Weston et Marie DeWolf.

On voit par cet ensemble quelle charmante représentation est "Vanity Fair".

QUEENS THÉÂTRE

L'événement musical de la saison c'est l'arrivée, au Queen's, du fameux orchestre de dames — "Clara Schumann Ladies Orchestra". Originale sélection d'artistes de premier ordre, d'un talent reconnu et formant la plus gracieuse et la plus intéressante attraction qui ait encore été présentée en cette ville.

C'est une chose inédite à Montréal qu'un orchestre de dames, et Mr Chas E. Perry, en nous le présentant, comble évidemment une fâcheuse lacune. Il nous assure que les artistes composant cet orchestre ne sont pas attirées par les avantages pécuniaires attachés à l'exploitation, mais par des visées artistiques qui les ont fait se grouper et, à force d'études en commun, arriver à composer cet étonnant ensemble, unique au monde, qu'offie le "Clara Schumann Ladies Orchestra".

Tout Montréal voudra assister aux représentations du Queen's, cette semaine; ceux qui négligeraient cette unique occasion le regretteraient ensuite amèrement.

PALLADIO.

COMPLIMENT CIVIQUE

Un ouvrier cordonnier ayant été, en 1792, élu syndic de la Commune de Paris, un plaisant lui adressa la requête suivante:

Grand syndic de Paris, homme vraiment de poix.
On sait que maint *piéd-plat* blâme aussi noble choix
Crie à propos de *botte*, et répand mille injures.
Qui pourtant mieux que toi sait prendre des *mesures*?
Sait mieux sans perdre *haleine*, abattre les tyrans?
Mieux observer la *forme* et les *points* importants?
Mais tu connais l'*envie* et sur quel *piéd* nous sommes,
O père de nos *cors*, prends pitié de tels hommes!
Tu peux à volonté tous les *estropier*.
Sois grand, sois indulgent, fais leur *encor quartier*.
Comme un second Orphée, enchaînant les *oreilles*.
De la difficulté sachant *trancher* les *neuds*.
Par des *armes de soie* opérant des *merveilles*
Fais les *marcher plus juste* au gré de tous nos vœux

DANS UN RESTAURANT CONNU

Bouleau.—N'est ce pas du bœuf à la mode, que vous avez demandé au garçon?

Rouleau.—Peut être était-il à la mode quand je l'ai demandé, mais depuis le temps, la façon peut bien avoir changé.

OU ALLAIT-IL DONC?

Albertine.—Il paraît que ce pauvre Baptiste prend des bains de soufre?
Bernadette.—Oui. Les docteurs l'on abandonné et il prend des bains de soufre pour se préparer.

DÉLICAT

Madame (qui va sortir après s'être habillée).—Eh bien, Joë, tu ne m'en-brasses pas avant que je m'en aille?

Monsieur.—Grand merci. Les lèvres qui ont touché aux épingles à cheveux ne doivent pas toucher les miennes.

PRÉCAUTION



Lavinasse (qui revient d'un banquet).—Je vous... demande pardon, M'sieu... mais auriez-vous... objec... tion à prendre ce mor... ceau de craie et à m'écrire mon... adresse dans... le do? J'sais où j'reste... maint'nant... seulement j'veux pas m'en aller... d'suite... et quand j'voudrai... j'saurai p't-être pus...

SCÈNES FAMILIALES



LA PETITE MAMAN.

SOUS LA GOTHIQUE VOUTE

Dans la blanche clarté qui nimbait le saint lieu,
S'élevait un chant pur, pénétrant tout mon être,
C'était comme un sanglot, exhalé par le prêtre,
C'était la voix d'un ange, en l'Hosana vers Dieu,

Dans un suprême élan, mon âme avec ardeur,
Montait comme l'encens qui la faisait naître,
En ce sublime instant où tout va disparaître,
Où le ciel s'entrevoit dans toute sa splendeur !

Vers les cieux emporté, par ce chant qui m'enivre,
Loin, bien loin d'ici-bas, je me sentais revivre,
Car ce rêve divin m'avait régénéré !

La plainte augmente encor ! Tel un flot qui s'élève,
Comme un cœur trop gonflé, puis tout à coup s'achève,
En sanglot déchirant ! — Et, là, seul, j'ai pleuré !

L. ÉCHÉCUT.

IDYLLE DE PRINTEMPS

Elle avait vingt ans et aimait la belle nature, la vraie, celle qu'on ne peut apercevoir que loin des villes.

Son portrait ! Des cheveux d'or vierge aux reflets de feu, un visage blanc et rose, des yeux bleus semblables aux bleuets des blés ; des lèvres rouges, une double rangée de perles en guise de dents, toute la lyre des portraits de femmes quand elles sont jeunes et jolies.

Elle se nommait Risetta et aimait à rire, afin sans doute de montrer plus souvent ses dents blanches émergeant de l'écrin de ses lèvres purpurines. Et avec cela grande, mince, élégante, une merveille de beauté, un de ces chefs-d'œuvre du grand, du divin sculpteur qui, de ses mains, a pétri notre globe terrestre.

Quand on est belle comme l'était Risetta, on ne peut aimer que ce qui est charmant, puisque, en ce bas monde, les belles choses s'attirent. C'est la raison pour laquelle la nature attirait Risetta ; oiseaux gazouilleurs, fleurs aux doux parfums, papillons aux ailes diaprées, abeilles d'or, et le mystère et la haie d'aubépine blanche et le ruisseau d'argent folâtrant dans l'herbe verte.

Au printemps de 1895, au moment où tout, dans la nature, claironnait le retour du printemps, la belle aux yeux de bleuets, aux cheveux d'or vierge, coiffée d'un chapeau de paille et vêtue d'une robe légère était en promenade matinale à travers un pittoresque bois de chênes et de mélèzes. Risetta n'était pas seule, elle était accompagnée de Silvio, une tête chevelue de roi fainéant ou de poète romantique, un profil grec, le Sâr avant la tonsure, quoi !

Silvio, de son métier, était fabricant de sonnets à la lune, — fichu métier, entre nous, — mais quand on a vingt ans !

Ce printemps de 1895, le renouveau était précoce et le ciel, s'essayant de son mieux à ne pas être gris, ressemblait à un immense et lumineux saphir.

On était au seuil d'avril qui semblait accourir tout souriant, tout fleuri, tout vert tendre.

Comme des encensoirs, les violettes des prés et les primevères versaient dans l'air, doucement balancées par une légère brise, les premières senteurs printanières.

Les deux amoureux traversaient un sentier de mousse, ombragé par les grands chênes et les beaux mélèzes déjà ornés de toutes leurs feuilles.

Quelle symphonie du vert que ces premières herbes, ces premières frondaisons de l'année !

Et Silvio, grisé d'effluves, aveuglé de vert tendre, s'écria :

— Quel doux présent de la nature et quelle magnifique chose qu'une journée de printemps ! Gloire au fabricant des êtres dans les cieux et paix sur la terre aux amoureux de bonne volonté !

N'oublions pas que Silvio était fabricant de sonnets à la lune, qu'il portait les cheveux longs et qu'il avait vingt ans.

Et voilà qu'au moment où il était, tout entier, à la dégustation de son ivresse, quelque chose de bizarre roule à ses pieds. Il se baisse et ramasse un oiseau plaintif, un peu froissé par la chute que la brise trop vive a fait tomber de son nid. C'était une hirondelle qu'il offrit de suite à Risetta dont déjà les yeux, — ces deux bleuets des blés, — se remplissaient de larmes en contemplant la pauvre oiselle.

— C'est le Ciel qui me l'envoie, dit elle en la serrant précieusement contre sa poitrine, je veux la garder et en faire ma compagne de chaque jour.

* * *

Risetta a adopté l'hirondelle, elle en a fait sa chose, sa fille plutôt. Elle la nourrit soigneusement de bestioles, de mouches vagabondes que Silvio lui attrappe en composant des sonnets à la lune.

Elle lui a donné le doux nom, au charme évocatif, de Mab, la petite reine Mab.

Le gracieux sylphe de l'air n'est pas privé de sa liberté, il volète, librement, dans l'appartement de sa douce maîtresse, qui l'emporte à la promenade, la lance dans le parc, quand elle est loin de la ville.

Mab décrit autour de Risetta de larges volutes, jette de petits cris joyeux, puis rase le sol pour venir enfin se réfugier dans le doux asile qui l'abrite au repos, la poitrine de sa jeune maîtresse.

Vers septembre, alors que les hirondelles hivernent vers l'Orient, Mab ne songea pas à les suivre. Elle passa l'hiver à Paris, dans la chambre de Risetta, nourrie par Silvio des savoureuses mouches dont il continuait à la pourvoir abondamment, car il savait trouver une mouche, le poète chevelu au masque grec, plus facilement qu'une rime, même.

Au printemps suivant, Risetta, Silvio et Mab recommencèrent leurs courses vagabondes ; dans la campagne il y avait des nuées d'hirondelles, les émigrantes de la saison passée, et Mab, s'élevant davantage dans l'azur, coquetait, faisant connaissance, sans doute, avec ces inconnues de la veille, ces amis du jour présent. Toujours voltigeant dans l'espace, Mab a-t-elle rencontré une âme sœur, un cœur disponible qui lui a fait oublier les soins, pourtant si pressés, de Risetta et de Silvio ?

Hélas, elle n'est pas revenue, et Silvio, le poète, qui redoute fort les symboles, a murmuré bas, bien bas, mais pas assez pourtant parce que je l'ai entendu :

— Pourvu que Risetta, cette autre divine oiselle, ne s'envole pas, un de ces jours, comme la petite reine Mab.

KADIO.

DEVINETTE



Voici le Pôle Nord et le navire le " Fram ", mais où est Nansen ?

PAS FAITE POUR LUI



Champêtre — As-tu entendu parler de la nouvelle machine, — le ciné...mato...graphie, je crois, — qui prend deux milles photographies d'un homme dans une minute !

Fleur-des-pris. — Non ; mais quel besoin de prendre, en une minute, deux milles photographies d'un homme ?

Champêtre. — Mais, pour avoir chaque mouvement qu'il fait, et après ça on le reproduit pareil que s'il était vivant.

Fleur-des-pris (avec un gros soupir). — Pareil comme s'il était vivant ? Quelle blague ! Je te parie qu'en une heure de photographie tu ne pourrais pas me représenter vivant, par les mouvements que je ferai !

M A I

Cinquième mois de l'an, tu répands sur la terre
Des effluves d'amour. Faut-il encor aimer ?
Tu souris ! cet "Amour" est un mot de mystère ;
Souverain de nos cœurs, seul il peut nous charmer,
"Écoutez", nous dis-tu "cette cloche vibrante
" Dont le refrain joyeux frappe tous les échos ;
" Allez et guidez-vous à la voix qui rechante
" L'Althéa d'amour en des accents nouveaux.
" C'est l'Are Maria que les cieux et les anges
" Chantent à pleine voix : cueillons des fleurs,
" Couvrons-en les autels, et chrétiennes phalanges
" Unissons nos chants à ceux des célestes chœurs."

HENRI VERDUN.

LES CHAPEAUX AU THEATRE

J'estime qu'il y a mieux à faire que de traîner les chapeaux des dames au tribunal : il faut bravement en encourager l'abus et le pousser à un tel excès qu'il finisse par tomber de lui-même. Ça doit être, évidemment, l'avis d'Alfred Capus qui sténographiait, hier, la scène suivante, aux fauteuils d'orchestre d'un théâtre bien parisien :

UN MONSIEUR, s'asseyant en même temps que le rideau se lève. — Allons, bon ! voilà ma guigne ordinaire... Pour une fois que je vais au théâtre, je suis placé derrière une femme qui a un grand chapeau... (Il se penche de côté.) Un autre grand chapeau encore de ce côté... Je ne verrai rien de tout la soirée... (Trommelant.) C'est absurde de laisser entrer au théâtre des femmes avec des machines pareilles sur la tête !...

LA DAME, qui a entendu. — Mon Dieu ! comme les hommes deviennent peu galants !... (Elle se retourne légèrement. Le monsieur l'aperçoit de profil. Elle est charmante.)

LE MONSIEUR, calmé. — Elle est jolie, c'est une consolation... (La dame sourit.) Si elle n'avait pas été jolie, j'aurais bien regretté mon argent.

LA DAME, visiblement flattée. — J'enlèverais bien mon chapeau, mais on me remarquerait... (Elle se penche pour permettre au monsieur d'apercevoir la scène.)

LE MONSIEUR, à la dame, à voix basse. — Trop aimable, madame, mais ne vous dérangez pas... Pourvu que j'entende... ça me suffira. Votre chapeau ne m'empêche pas du tout d'entendre.

LA DAME, rougissant un peu. — Tant mieux, monsieur.

LE MONSIEUR, qui a tort d'insister sur cette plaisanterie. — Les modistes inventeront peut-être un jour un chapeau qui empêchera aussi d'entendre... Mais nous n'en sommes pas là.

LA DAME, avec un sourire. — En effet.

LE MONSIEUR, entendant des éclats de rire dans la salle. — Ah ! ah !

Qu'est-ce qui s'est passé sur la scène ? Je n'ai rien vu. Seriez-vous assez aimable, madame, pour me dire ce qui s'est passé ?

LA DAME. — C'est le jeune premier qui s'est assis par terre...

—LE MONSIEUR. — Ah ! très drôle... (Il rit avec un peu de retard.) Et maintenant ?...

LA DAME. — C'est le domestique qui a laissé tomber un plateau...

LE MONSIEUR. — Je vous remercie de ce petit renseignement, madame. Vous êtes trop aimable, vraiment. Vous expliquez les choses d'une façon si... spirituelle, si claire... il me semble que je vois... C'est même plus amusant... Si j'osais vous supplier de vouloir bien, au fur et à mesure que les artistes feront des gestes, me les indiquer, me tenir un peu au courant de ce qui se fait sur la scène ?...

LA DAME. — Très volontiers, monsieur... Voici l'amoureux qui se met à genoux...

LE MONSIEUR. — Bon !

LA DAME. — Il reçoit une gifle... Le bruit que vous venez d'entendre à travers mon chapeau, c'est une gifle... La mère arrive... Vous suivez ? Maintenant, l'amoureux enlève son faux rate'ier pour le donner au notaire, qui lui donne le sien à la place... Ah ! c'est fini !... La toile se baisse,

LE MONSIEUR. — Ce premier acte est charmant...

Ainsi, en attendant que leurs revendications aboutissent, les hommes continueront à se montrer galants et à rester nu tête au théâtre pour ne pas gêner les dames qui seraient vexées, à juste titre, si on les empêchait de contempler commodément le spectacle.

SERGINES.

TAILLEURS POUR CHIENS

Nulle part peut-être plus qu'en Russie, les chiens de luxe ne sont à la mode, nulle part non plus on ne les habille avec un tel souci de l'élégance. Aussi, à Saint Pétersbourg et à Moscou, les tailleurs pour chiens font, assure t-on, des affaires d'or.

Voici, d'après un journal, la nomenclature et le prix des objets de toilette nécessaires à l'habillement d'un caniche du high life :

Un collier en or.....	Fr. 50
Un bracelet en argent.....	15
Six chemises de nuit.....	12
Deux paires de bottines en cuir.....	10
Deux paires de galoches en caoutchouc.....	9
Un paletot d'été.....	8
Un paletot d'hiver.....	10
Une pelisse fourrée.....	15

Soit un total de 129 francs, sans compter les peignes, les brosses, les éponges et la parfumerie.

PROPOS CONJUGAUX

Elle.—O, mon ami, que le ciel fasse que nous soyons toujours heureux dans notre ménage. C'est le seul souhait que je forme.

Lui.—Comment en serait-il autrement, ma chère femme ; nous nous entendons si bien. Moi, tu le reconnaitras, je fais tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour t'être agréable. Ainsi, hier, je me suis fait assurer, en cas de mort, pour \$5,000 ; c'est la meilleure preuve que je ne pense qu'à toi.

Elle (tendrement).—Oui, et je t'en remercie. Mais supposons que tu vive ?...

PAS DE CHANCE

Madame Bir.—J'ai entendu dire, madame Michaud, que votre mari avait deux revolvers et une carabine pour se défendre des voleurs ?

Madame Michaud.—Il les avait, ma chère dame, mais ils sont venus l'autre nuit et les lui ont volés.

Si vous désirez de cheveux souples, vigoureux et sains, choisissez pour cela la meilleure préparation. Le Renovateur des Cheveux, de Hall, est le plus actif produit de la science.

DEVINETTE



—J'ai réussi à perdre ma femme.
—La femme ! Elle est derrière toi.
—Où donc cela ?

La Femme, L'Homme, et la Pilule.

C'était une bonne femme. Il l'aimait. Elle était sa femme. La tarte était bonne; sa femme l'avait faite; il l'avait mangée. Mais la tarte ne se digéra pas et il eut un désagrément avec sa femme. Maintenant il prend une pilule après avoir mangé de la tarte et il est heureux. Sa femme aussi. Ce qu'il prend c'est une Pilule d'Ayer.

Morale: Évitez la dyspepsie en prenant

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Consultation :
—Dites-moi, docteur, que faites-vous lorsque vous êtes enrhumé?
—Mon Dieu, Madame, je fais comme tout le monde, je tousse.

* * *
A l'examen ?
—Mademoiselle, voulez-vous me dire où est Elbœuf ?
La jeune personne, sans attendre la fin de la question :
...Dans le pot-au-feu, Monsieur !

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes
les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne		Edition Hebdomadaire	
Un an \$2 00	Un an 50 cents	Six mois 1 00	Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75 RUE ST-JACQUES

Une Recette par Semaine

BOUCHONS DE VERRE

Rien de plus terrible que le flacon de verre dans le goulot duquel le bouchon se trouve rivé par le frottement. On risque de se blesser grièvement en le débouchant ou de casser le flacon.

Le remède bien connu consiste à chauffer le goulot et à profiter de la dilatation extérieure, qui donne du jeu, pour extraire le bouchon. Mais l'opération est encore délicate. Voici, à ce sujet, une formule de débouchage qui rendra des services à une foule de gens.

Pour chauffer le goulot d'un flacon, il n'est pas indispensable de le présenter à la flamme d'une lampe, d'un feu quelconque — il faut même ne pas employer ce moyen, autant que possible, parce qu'on risque ainsi, par un chauffage trop brusque, de faire éclater le flacon.

Le meilleur procédé consiste à échauffer le flacon par frottement; on enroule autour du goulot une ficelle ou un ruban, on assujettit une extrémité de cette ficelle ou ruban à un point fixe, on tient l'autre extrémité de la main gauche et, avec la main droite, on promène vivement le flacon sur la ficelle qui fait un ou deux tours autour du goulot. Deux ou trois va-et-vient suffisent pour chauffer au point de faire dilater le goulot et détacher le bouchon.

B. DE S.

DICTONS POPULAIRES

MAI

Chaud et douce pluie de mai,
Fait belle fleur et riche épi.
Si vous semez fèves aux Rogations,
Soyez certain qu'elles se rouilleront.

Belles Rogations,
Belles moissons.
Telles Rogations,
Telles fenaisons.

Un célibataire de cinquante ans demande une jeune rentière en mariage.

—J'ai, dit-il à son beau père, une rente de mille francs et deux belles campagnes.
Le mariage conclu :
—Quelles sont vos campagnes demande la jeune femme.
—Mais, répond le mari, celle de... Tunisie et celle... du Tonkin.

Petit dictionnaire fantaisiste :
Pleurs.—La transpiration du chagrin.
Fonds.—Ce qui donne le plus de surface.
Couleurs.—La gamme de la musique des yeux.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

La soirée donnée au Windsor Hall le 22 écoulé, par les jeunes élèves du Conservatoire National de Musique a été, comme on devait s'y attendre, un complet succès. On ne saurait trop applaudir au parfait enseignement des dévoués professeurs de l'établissement qui a pu, en un temps aussi court arriver à de pareils résultats.

Déjà, l'année dernière, nous avions constaté avec étonnement le niveau artistique des élèves présentés mais, cette année tout est absolument au-dessus des prévisions et nous adressons tous nos plus sincères compliments tant aux professeurs qu'aux organisateurs du Conservatoire.

La Société Artistique Canadienne nous a, du reste, habitués jusqu'à présent, à de pareils tours de force et le public ne fait que remplir un juste devoir en témoignant, par son empressement à prendre les scripts, du plaisir qu'il éprouve à aider notre sympathique Société dans le but quelle poursuit.

TRIO DE PROVERBES

Le titre ne fait pas le maître.

×

A qui rien ne porte, rien ne tombe.

×

Bien dire fait rire, bien faire fait taire.

SANCHO PANÇA

A la porte d'un cimetière :
—Diable de garçon que ce X...! On croirait qu'il tient à se faire bien venir des morts autant que des vivants : on le voit à toutes les obsèques...

—En effet, c'est un garçon très "obséquieux !"

* *

A la gare d'Orléans :
—Cocher !
—Capé-dédieux, té! z'y vole...
—Tiens ! Vous êtes donc Gascon ?
—Non... mais à force d'aller à la gare du Midi, z'ai fini par prendre l'assent !

* *

Le "bon sens" de Calino est décidément inépuisable !

Hier, quelqu'un disait devant lui que le mois de janvier, est placé dans le zodiaque sous le signe du Verseau.

—A'ors, répliqua vivement l'illustre gâteux, le mois de décembre sera placé sous le signe du Recto.

* *

Deux gaziers sonnent à la porte d'un appartement et sollicitent des étrennes.

—Mais, à quel titre?... demande le locataire.

—C'est nous qui sommes venus vous couper le gaz quand vous étiez en retard pour le payement de votre quittance !...

* *

Faulcol apprend la géographie à son fils et lui cite les principales villes d'Angleterre : Gloucester, Leicester, Manchester, etc. D'ailleurs, ajoute-t-il, tout est en ter dans ce pays là.

Le fils.—???
Et Faulcol :
—Oui, même les femmes qui sont en glaises

* *

Rue de l'Archevêché :

Un mendiant accoste une dame élégamment mise et lui demande l'aumône. La dame s'arrête et tente de trouver sa poche, là où les couturiers la placent maintenant. Elle cherche, elle fouille, refouille, rougit d'impatience, sans trouver l'ouverture désirée.

Alors le mendiant, de l'accent d'un homme du monde qui ne veut pas être indiscret :

—Voulez vous que je me retourne ?

C'EST PROUVÉ

La santé pour les malades désespérés atteints de rhumes persistants est obtenue par l'emploi du *Baume Rhumal* dont l'efficacité est prouvée par des milliers de guérisons radicales.
En vente chez tous les pharmaciens.

Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.



Comme un Navire Sur la Mer Orageuse.

(12)
51 Fountain St., WORCESTER, MASS., Oct. 1894.
J'ai souffert d'une maladie de cœur pendant 5 ans, tellement que je me suis souvent senti comme si le dessus de la tête me levait, et ma jambe gauche semblait rentrer dans la terre, de sorte que j'avais l'air d'un homme ivre ou d'un navire baloté. Avant cela, je perdais la respiration, j'avais des sensations de froid dans le dos, je voyais des étincelles devant mes yeux, puis je perdais connaissance. Je dormais aussi très peu et j'avais toujours peur que quelque chose d'insolite m'arrivât. Mais Dieu merci après avoir pris 2 bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig, je suis bien, après avoir été si près de la tombe, et malgré qu'on fut certain que j'aurais une autre attaque, voilà 6 mois maintenant de cela et je n'en ai pas eu aucun symptôme.

WILL HICKEY.

Mde. Brown, du No. 8 Rue Liberty de la même ville écrit, qu'elle a été guérie par le Tonic Nerveux du Père Koenig d'une maladie du cœur et du foie après avoir souffert pendant 3 ans.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades pauvres recevront cette médecine gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROCHÉ & CIE, Québec.

CATASTROPHE



Ceci est une catastrophe qu'il était facile de prévoir; elle n'atteint pas, pourtant à la hauteur de celle qu'éprouvent tant d'hommes en se livrant sans frein à l'alcoolisme. Il existe, il est vrai, un remède qu'il faut employer si on veut se sauver. Allez trouver Mr J. H. Charles, 513 Av. Laval ou le Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis, eux seuls vous guériront.

—Eh bien ! Georges, à la dernière composition as-tu bien été placé ?

—Oh ! oui, mon oncle ! J'étais près du pôle.

Concerning Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**
JOHN I. SUTcliffe H. E. STEPHENSON
EUROPEAN OFFICES: AMERICAN OFFICES:
20 Watling St., London, E. C. 2. 26 King St. E., Toronto, Can.
5 Rue de La Harpe, Paris. Carter Bldg., Boston, U. S. A.

TEABERRY FOR THE

HARMLESS
CLEANSING
TEETH

ZOPESA-CHEMICAL CO.
1-CAA
TORONTO 25C.

QUEEN'S THEATRE

Une semaine **Lundi, 26 AVRIL**
commençant le

C. E. PERRY'S
CLARA SCHUMANN
Ladies Orchestra

(Orchestre de dames de Clara Schumann)

Matinées Mardi, Jeudi et Samedi

PRIX ORDINAIRES

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

Prix Matinée: **10c**
et **20c**
Pas plus haut.
Soir, Sièges Réservés: **10c** extra.

Une Semaine commençant le **Lundi, 26 Avril**
Après-midi et soir
Le joli et brillant Spectacle Burlesque
"VANITY FAIR"
Une représentation de Beautés et de Plaisirs
Bureau des billets au théâtre ouvert de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir. La semaine prochaine
"THE BOYS OF KILKENNY."

The Promotive of Apts Association

(LIMITED.)

Incorporé par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896

1687 RUE NOTRE-DAME. MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	400 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun ..	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun ..	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun ..	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun ..	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun ..	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun ..	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

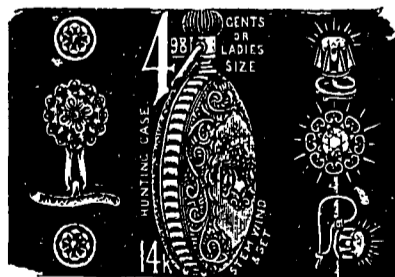
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun ..	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun ..	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun ..	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun ..	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

Une Offre pour les Temps Durs



Afin d'activer nos affaires nous avons résolu d'offrir, durant les prochains 60 jours, à tout acquéreur de nos superbes montres à 14 carats, pour hommes ou dames, le choix

ABSOLUMENT GRATUIT

d'une des primes suivantes: - Un set de boutons de manchettes, pour homme ou dame, fabriqué en Or Romain et d'une valeur de \$2.50. - Une épingle, richement ornée d'une étincelante pierre africaine, d'une valeur de \$1.75. - Une paire de Pendants d'Oreilles avec pierres étincelantes, d'une valeur de \$3.50. - Un très beau bouton de collet avec diamant, d'une valeur de \$2.00. Tous ces articles sont donnés gratuitement, et seront envoyés, avec la montre choisie et sur réception de la somme de **\$4.98** au nom du consignataire qui pourra les examiner au bureau de l'express et, s'il les trouve convenables à envoyer le montant C. O. D. S'il n'était pas satisfait il n'aurait qu'à retourner le tout par l'express. La montre, nous l'affirmons, vaut, à elle seule, plus du double du montant demandé. Envoyez **\$4.98 avec votre ordre**, et nous vous transporterons de suite, comme prime extra et gratuite, une de nos célèbres petites chaînes pour homme ou dame.

ROYAL MFG. CO. 331 Dearborn Street CHICAGO, ILL.

ACADEMIE

DE MUSIQUE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

UNE SEMAINE

Commençant le **Lundi, 26 Avril**

Avec Matinées Mercredi et Samedi.

Les fameux **FRERES BYRNE**

Dans leur dernier succès à grand spectacle :

The New 8 Bells

Plus brillant et plus comique que jamais. Un parfait cyclone de rires du commencement à la fin.

Prix : 25c, 50c, 75c et \$1.00

Téléphone 5018.

SUR LA PLAGE



On entend parler du Stearns, de son élégance, de sa force, de sa vitesse. Il y a quelque chose dans sa construction qui ne peut être retrouvé dans aucun autre bicyclette. Le Stearns est en vogue dans tous les cercles.

Modèle C pour dames; Modèle A pour messieurs.

Cent dollars pour tout le monde.

E. C. STEARNS & CO., AMERICAN RATTAN CO., MANUFACTURIERS, Agts Canadiens pour la vente TORONTO, ONT. TORONTO.

MACPHAIL & LOYD, AGENTS, 2118 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

Aux Femmes Malades

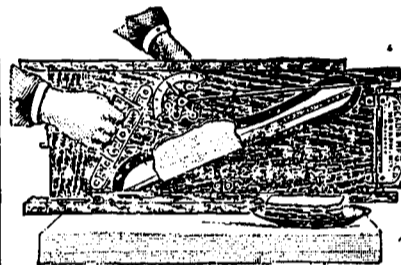
Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Domestique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** prièvement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. **Mad. E. DUPUIS, 578 Rue St. Paul, Montréal.**



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Au tribunal:
— Accusé, votre profession?
— Je chante sur les toits, mon président.
— ???
— Oui, je suis couvreur!

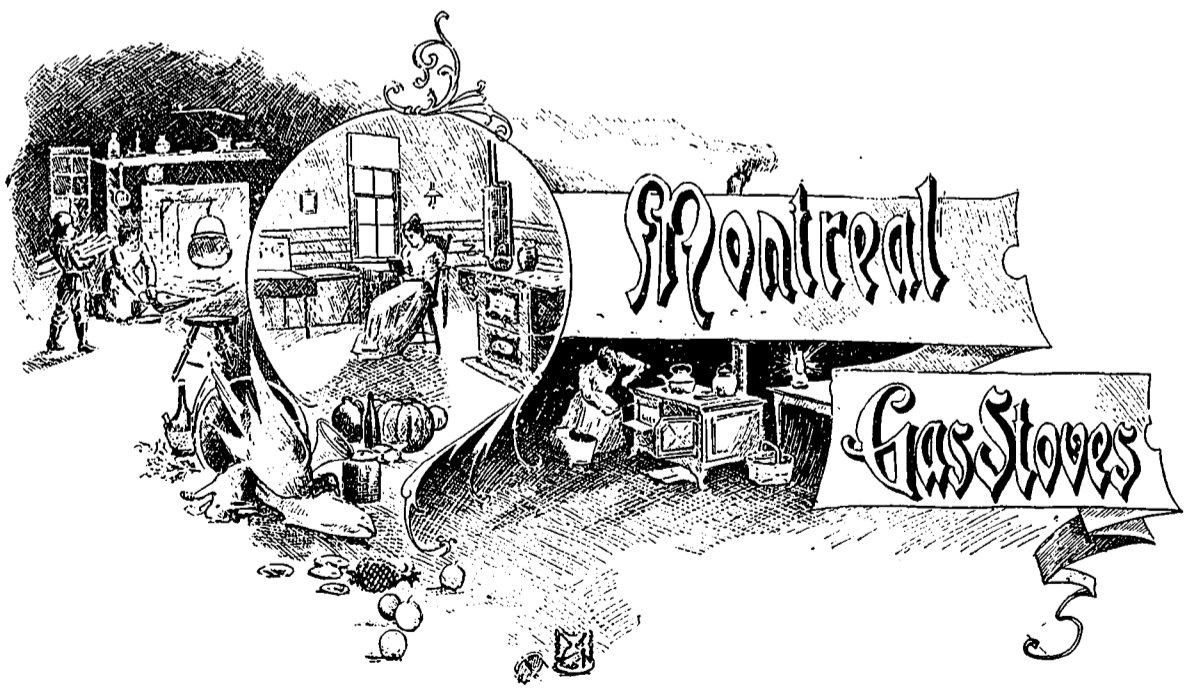


Nous l'envoyons... **GRATUITEMENT** ... **A TOUS LES HOMMES** ..

Il y a tant d'imposteurs que le public hésite souvent avant de se procurer des remèdes vantés à tort et qui ne remplissent aucunement ce qu'ils promettent. C'est pour ne pas être confondu avec cette classe de guérisseurs que nous enverrons absolument gratuitement par la maille, à toute personne responsable, un simple paquet de nos puissantes **PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITE, DU DR HOFFMAN**, par lesquelles nous garantissons de rétablir votre vitalité, l'augmenter même, et faire de vous un homme nouveau. Les étonnantes puissances curatives du Céléri de Kalamazoo sont bien connues, nous avons foi dans notre traitement, sans cela nous ne vous enverrions par notre remède gratuitement. Quand il vous aura rétabli, vous pourrez alors nous en envoyer le paiement. **WESTERN MEDICINE CO. (Incorporated), 153 Bullard Block. KALAMAZOO, MICH.**

TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc... **RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de... **COUTELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.



Poele de la Compagnie du Gaz de Montréal

... Notre Poêle de Cuisine No 8, prêt à s'en servir, \$16.00 net, payable en donnant l'ordre, ou sera loué à des personnes responsables à \$6.00 par année, le poêle devenant la propriété du locataire quand il en aura payé le loyer pendant trois ans.

Tous les Jours sont . .
 . . Des Jours de Bargains

...au... **MAGASIN**
"DEPARTEMENTAL"
DUPUIS

Nous ne voyons pas de raisons pour fixer UN JOUR DE BARGAINS par semaine. Six jours par semaine, nous offrons des bargains extraordinaires dans tous nos départements.

Nous énumérons précédemment quelques marchandises qui se trouvent au sou-

bassement, dans les départements des épiceries et des ustensiles de maisons. Ces deux départements sont au grand complet, et malgré la modicité de nos prix, tout ce que nous offrons est de première qualité. Jugez-en par les quelques prix suivants :

EPICERIES

Tomates Lynn Valley & Co., 1re qualité, valant 10, pour 6c.
 Petits pois verts, Lynn Valley & Co., 1re qualité, valant 12c. pour 7c.
 Blé d'Inde sucré, Royal Standard, 1re qualité, valant 8c. pour 3c.
 Cornichons, marque spéciale, 1re qualité, valant 15c. p. ur 10c.
 Sel de table, Windsor, (grs sac de toile), valant 5c. pour 3c.
 Sucre blanc granulé, 14c.
 Cassonade blanche, 3 1/2c.
 Allumettes Eddy, valant 12c. pour 8c.
 Savon de buanderie "Dupuis Frères", valant 6c. pour 3c.

SAVON DE TOILETTE

2500 boîtes de savon parfumé, marque enregistrée "Mignon" 3 morceaux par boîte, valeur 25c. pour 10c la boîte.

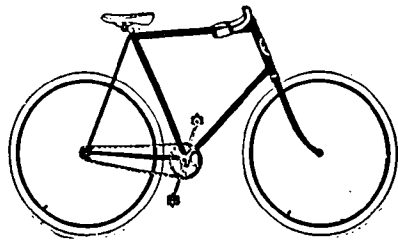
USTENSILES

Cafetières en granit, valant 60c et 65c, pour 29c et 32c.
 Théières en granit, valant 55c, 60c, 65c et 75c, pour 30c, 32c, 37c et 42c.
 Bols à mains en granit, valant 25c et 35c, pour 15c et 18c.
 Gobelets en granit, valant 8c, 10c et 12c, pour 6c, 7c et 8c.
 Plats à ponding oblongs, valant 25c, 35c et 50c, pour 13c, 18c et 22c.
 Plats à vaisselle, valant 12c, 15c et 20c, pour 10c, 12c et 17c.
 Plats à lait en fer blanc double, 50c la douzaine.

DUPUIS FRERES

Coin des rues Ste-Catherine et St-André.

Si vous voulez un Bicyele



Vous voulez . .
 le **MEILLEUR**
 qu'il y a . . .

Cela ne paie pas d'acheter un bicyele non garanti, simplement parce qu'il est bon marché. Voilà une sage économie dans chaque dollar du prix du "Columbia."

Bicycles "Columbia"

"STANDARD"
 DU MONDE . .

\$100 POUR TOUS

Bicycles "Hartford" Seconds seulement après les "Columbia." \$85 et \$65

POPE MFG. CO., Hartford, Conn.

Catalogue gratuit des vendeurs et agents du "Columbia," par la maille pour un timbre de 2 cents.

MODÈLE COMPLET DE LA GRANDE MANUFACTURE DES "COLUMBIA," lithographié en couleurs, prêt pour être coupé et bâti, donnant un amusement et instructions illimités aux jeunes et aux vieux. Envoyé par la maille contre cinq timbres de 2 centins.

C'est Monsieur W. H. FLIGG, qui est notre agent à Montréal.

3

Celui qui n'a pas six mille francs de rentes ne doit penser qu'à cela ; quand il les a, n'y plus penser.—STENDHAL

Il y a des âmes limpides et pures, où la vie est comme un rayon qui se joue dans une goutte de rosée.—JOURNET.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 74



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour la Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle Mirza Barrette, Mlle Aline Gravel, Mlle M Roy, M J J Bélanger, Edouard Bois, Emile Brosseau, L E Deniers, Alphonse Contant, Chas Curran, W Lancôt, Alfred Laurin, Arthur Payette, P O Richard (Montréal), Alfred Richard, (Lévis, Qué), Jus Campeau (Mile End, Qué), A Lapointe (Ottawa, Ont), W Deschamps (Québec, Qué), D H Langlois (St Jean, Qué), Inconnu (St-Sauveur de Québec, Qué), Mlle O M Lamoureux, A M Demers (Waterloo, Qué), Peter Hennack, J Grégoire (Cohoes, N Y), J W Asselin, J D Massé, Jos D Thibault (Fall River, Mass), Mlle J S Aubin, Mlle Olivine Morneau, Arthur Simard (Lowell,

Mass) Alex Derbék, Julien Desnoyers (Waitsfield, Vt), Joseph Derbis (Nouvelle Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mr Arthur Payette, 773 Sauguinet, Mlle M Roy, 392 Amherst (Montréal), W Deschamps, 63 St Augustin, Qué), D H Langlois (St Jean, Qué), Mlle Olivine Morneau, 312 Aitken (Lowell, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal, 50 centins en argent, ou une inagnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

5 MAI '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 29,312 a gagné le prix de \$1,000.
 du do 80,654 do 400.
 21 AVRIL } do 49,128 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1 1/2 heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fluores Blanches, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Énervations, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Serpente, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation douloureuse ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Épuisement Cérébral chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moelle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Vritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

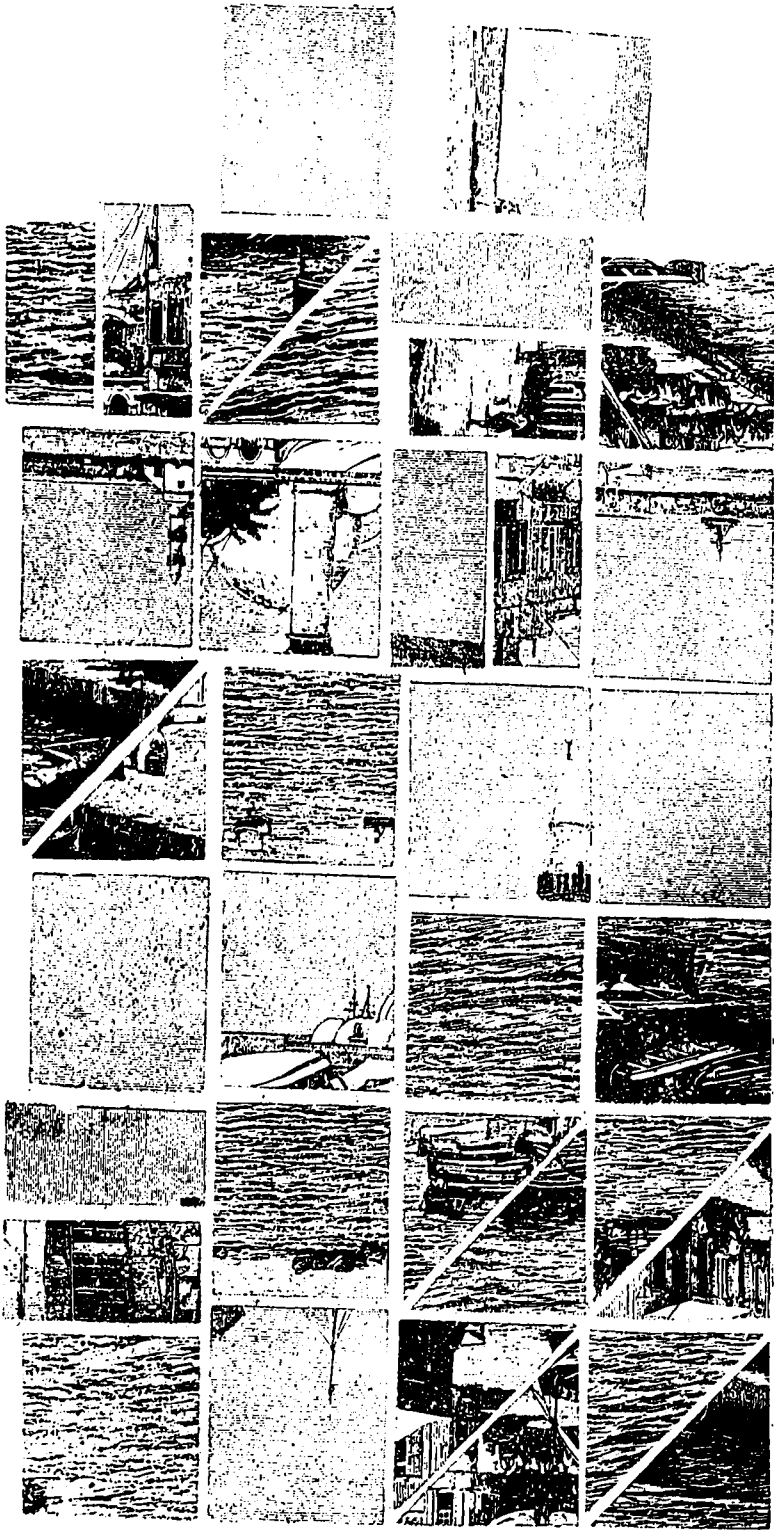
Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

FIDÈLE DESCRIPTION

— L' dyspepsie, disait un de mes amis affligé de cette terrible maladie, c'est comme qui dirait qu'on serait mort, enterré et que votre monument serait érigé sur votre estomac.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 76



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: PANORAMA DU PORT DE LA CANÉE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 6 mai, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU DR CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL
2318

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

30 mai 97

GOMME du Dr Adam Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

SEPT ... MILLIONS

Un gros nombre, n'est-ce pas? Néanmoins, il représente le nombre de pores qu'il y a dans la peau. N'avez-vous jamais réfléchi à la quantité de matière étrangère contenue dans ces petites bouches des pores et qui menace votre santé? Le bain turco-russe nettoie, purifie et ventile les pores - ce que le savon et l'eau ordinaires ne peuvent pas faire.

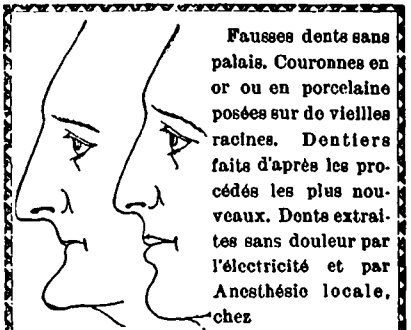
Bains, durant le jour, 75c. Le soir, jusqu'à dix heures, 0c.

Jour des dames, les lundis avant-midi et les mercredis après-midi.

OUVERT TOUTE LA NUIT

BAINS LAURENTIENS . .

Angle des rues Craig et Beaudry



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.